BRAINE Aîné.

RB151, 754

Library

of the

University of Toronto

PENSÉE DE J.J. ROUSSEAU.

PENSÉES

DE

J. J. ROUSSEAU.

PENSÉES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LEPRIEUR, Libraire, rue de Savoie, n°. 12.

L'an II de la République française.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pensesdejjrous01rous

PENSÉES

DE

J. J. ROUSSEAU.

DIEU.

QUE la Matière soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, & annonce une intelligence unique ; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système, & qui ne concoure à la même fin, savoir la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet Être qui veut et qui peut, cet Être actif par lui-même, cet Être enfin quel qu'il soit, qui meut l'univers et ordonne toutes choses, je l'appelle DIEU. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, & celle de bonté qui en est une suite nécessaire ; mais je n'en connois pas mieux l'Être auquel je l'ai donné ; il se dérobe également à mes sens et à mon entendement ; plus j'y pense, plus je me confonds. Je sais très-certainement qu'il existe, et qu'il existe par

lui-même : je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas ; j'apperçois Dieu partout dans ſes œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi ; mais si-tôt que je veux le contempler en lui-même, si-tôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est ſa ſubstance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Dieu est intelligent, mais comment l'est-il ? L'Homme est intelligent quand il raisonne, & la ſuprême intelligence n'a pas besoin de raisonner : il n'y a pour elle ni prémices, ni conséquences ; il n'y a pas même de proposition : elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est et tout ce qui peut être; toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les temps un seul moment.

La puiſſance humaine agit par des moyens, la puissance de Dieu agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut ; ſa volonté fait son pouvoir.

Dieu est bon, rien n'est plus manifeste: mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ses semblables, & la bonté de Dieu eſt l'a-

mour de l'ordre : car c'est par l'ordre qu'il maintient ce qui existe, & lie chaque partie avec le tout.

Dieu est juste, j'en suis convaincu, c'est une suite de sa bonté ; l'injustice des hommes est leur œuvre, & non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre la providence aux yeux des Philosophes, ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, et la justice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

De tous les attributs de la divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus* le Dieu suprême, ils disoient très-vrai ; mais en disant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puisque sa bonté vient de sa puissance : il est bon parce qu'il est grand.

Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de Métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, et perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est ; que cela nous suffise. Elle se fait voir dans ses œuvres ; elle se fait sentir au dedans de nous : nous pouvons bien

disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi.

Plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois ; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie et je lui dis : Être des Êtres, je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.

Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables, que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié : Tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer, tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, et lui servent à rétablir ce que l'imposture et l'erreur en ont altéré.

Tenez votre ame en état de désirer qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais.

Si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrai moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, et à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus?

Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite; en y joignant la mienne, je fais ce que tu fais; j'acquiesce à ta bonté: je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Univers, Intelligence suprême.

Il est un Livre ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et à adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes un langage intelligible à tous les esprits.

Si la matière mue me montre une volonté,

la matière mue selon certaines lois me montre une intelligence. Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif et pensant : donc cet être existe. Où le voyez-vous exister ? Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire, non-seulement dans moi-même ; mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin, parce que, pour juger de cet ordre, il me suffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leurs concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié : je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine et qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, disoit-il, à quoi le tout est bon, mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, et je

suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'appercevoir.

Comparons les fins particulières, les moyens, les rapports ordonnés de toute espèce; puis écoutons le sentiment intérieur : quel esprit sain peut se refuser à son témoignage? à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence, et que de sophismes ne faut-il pas entasser pour méconnoître l'harmonie des êtres, et l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances; que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion, et comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi?

J'ai lu Nieuventit avec surprise, et presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la nature, qui montrent la sagesse de son auteur? Son livre seroit aussi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuisé son sujet; et si-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie et l'accord du tout. La seule génération des

corps vivans et organisés est l'abîme de l'esprit humain. La barrière insurmontable que la nature a mise entre les diverses espèces, afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins et moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond et se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu, ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchanisme de la matière mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimathias d'abstraction, de coordinations, de principes généraux, de termes emblêmatiques; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne

dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres vivans et pensans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

L'expérience et l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement : ces lois déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent point pour expliquer le système du monde et la marche de l'univers. Descartes avec des dés formoit le ciel et la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction ; mais l'attraction seule réduiroit bientôt l'univers en une masse immobile : à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons, que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites.

Le philosophe, qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa sagesse à la sagesse éternelle ; il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des lois à la

nature et des bornes à la divinité ; et tandis qu'occupé de ses vains sysrêmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le laboureur qui voit la pluie et le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue et bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la manière dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, il ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alfonse X [*] ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé.

---

[*] Ce roi de Castille disoit que si Dieu l'eût appelé à son conseil quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis. La multitude des cercles inutiles que les Mathématiciens de son tems avoient imaginés pour expliquer les mouvemens célestes, a pu donner lieu à la pensée libertine d'un prince assez habile pour désirer dans la méchanique de l'univers cette simplicité qu'on y a reconnue depuis. (*Note de l'éditeur*).

Athéisme, Fanatisme.

Le spectacle de la nature, si vivant, si animé, pour ceux qui reconnoissent un Dieu, est mort aux yeux de l'athée: et dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéïsme, et cela est incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'irreligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose,

qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. Si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix, que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes; mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'état sous le despotisme: c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même.

RELIGION.

DE combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque? Quel sentimen peut le consoler dans ses peines? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut parler au fond de son ame? Quel prix peut-il attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort?

Une dernière ressource à employer contre l'incrédule, c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, et de lui rendre la religion si aimable qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là? Quel tableau pour son cœur quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant! quand sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison! quand, une fois le jour, il sera forcé de se dire: Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain règne ici.

Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'élève; elle a sa racine dans le même instinct, que ferai je pour la détruire? De la considération de l'ordre, je tire la beauté de la vertu, et sa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, et lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur

des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret ; la vertu n'a plus rien à me dire ; et si je suis surpris en faute, on punira, comme à Sparte, non le délit, mais la mal-adresse. Enfin, que le caractère et l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma règle aussi long-tems qu'il ne sera point défiguré ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer ? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, et que la conscience s'altère et se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance et la variété des préjugés ? Adorons l'être éternel, d'un souffle nous détruisons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence, et fuient comme une ombre devant l'immuable vérité.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer sa nature, sèment dans le cœur des hom-

mes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, il ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

ÉVANGILE.

Ce divin livre, le seul nécessaire à un Chrétien, et le plus utile de tous à qui-

conque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus parfaite sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.

La majesté des écritures m'étonne, la sainteté de l'évangile parle à mon cœur. Voyez le livre des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un anthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! Quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grace touchante dans ses instructions! Quelle élevation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son

Juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jesus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit, si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la Morale: D'autres, avant lui, l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice; Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein

du plus furieux fanatisme la haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus au milieu d'un affreux supplice prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jesus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale : et l'Evangile a des caractères de vérité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.

Le christianisme est dans son principe une

religion universelle, qui n'a rien d'exclusif, rien de local, rien de propre à tel pays plutôt qu'à tel autre. Son divin auteur embrassant également tous les hommes dans sa charité sans bornes, est venu lever la barrière qui séparoit les nations, et réunir tout le genre humain en un peuple de frères : *car en toute nation celui qui le craint et qui s'adonne à la justice lui est agréable.* (Actes, ch. X. 35). Tel est le véritable esprit de l'Evangile.

Je ne sais pourquoi l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres; cette morale tirée de l'Evangile, étoit chrétienne avant que d'être philosophique. Les préceptes de Platon sont souvent très-sublimes ; mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, et jusqu'où ne vont pas ses erreurs ? Quant à Ciceron, peut-on croire que sans Platon ce Rhêteur eût trouvé ses offices ? L'Evangile seul est, quant à la morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique et toujours semblable à lui-même.

ORAISON, DÉVOTION, DÉVOTS.

L'AME en s'élevant par l'oraison à la source du sentiment et de l'être, y perd sa séche-

resse et sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie ; elle prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en elle-même ; elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple ; et dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espère être un jour le sien.

Il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. Comment viennent les extases des ascétiques ? En prolongeant le tems que l'on donne à la prière plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume et donne des visions ; on devient inspiré, prophète, et il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme.

Si l'on abuse de l'oraison et qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever ; en cherchant la grace on renonce à la raison ; pour obtenir un don du ciel, on en foule aux pieds un autre ; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumières qu'il nous a données.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, c'est remplir

sur

sur la terre les devoirs qu'il nous impose, c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis ; il faut premièrement faire ce qu'on doit, puis prier quand on le peut.

La dévotion est un opium pour l'ame : elle égaye, anime et soutient quand on en prend peu : une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue.

On ne doit point afficher la dévotion par un extérieur affecté, et comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Il faut aussi s'abstenir de ce langage mystique et figuré qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination, et substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l amour terrestre et très-propre à le réveiller. Plus on a le cœur tendre et l'imag nation vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir ; car enfin comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel ; et comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n oseroit regarder.

Ce qui donne le plus d éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait

regarder en pitié le reste du monde : dans leur élévation s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre ; vit-on jamais d'amitié veritable entre les [faux] dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, et l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

SUPERSTITION.

LA superstition est le plus terrible fléau du genre humain ; elle abrutit les simples, elle persécute les sages, elle enchaîne les nations, elle fait par-tout cent maux effroyables. Quel bien fait-elle? aucun ; si elle en fait, c'est aux tyrans ; elle est leur arme la plus terrible ; et cela même est le plus grand mal qu'elle ait jamais fait.

CONSCIENCE.

LE meilleur de tous les casuistes est la conscience ; & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement.

La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, et alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser ; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps : qui la suit, obéit à la nature, et ne craint point de s'égarer.

Conscience ! Conscience ! Instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre, juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu ! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs

en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle, et d'une raison sans principe.

Si la conscience parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'elle nous parle la langue de la nature, que tout nous la fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite et la paix ; le monde et le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne, et l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire, et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; et après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

MORALITÉ DE NOS ACTIONS.

TOUTE la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres, et le premier prix de la justice est de

sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, et que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, et la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables, comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, et la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes : examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance, ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? Est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors de notre intérêt ; et tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité nous consolent dans nos peines : et même dans nos plaisirs, nous serions

trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager : s'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les grandes ames? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne sent plus, ne vit plus, il est déjà mort.

Jettez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires : parmi tant de cultes inhumains et bisarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici bas comme des

scélérats, et qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre, et des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus, l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur, il invoquoit le Dieu qui mutila son père, et mouroit sans murmure de la main du sien. Les plus misérables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celles des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond de nos ames un principe inné de justice et de vertu, sur-lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises.

Mal moral, mal physique.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines, nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, et un avertissement d'y pourvoir La mort. .. Les méchans n'empoisonnent ils pas leur vie et la nôtre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre? La mort est le remède aux maux que vous vous faites; la nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux! Il vit presque sans maladies, ainsi que sans passions, et ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent ses misères la lui rendent désirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions pas à déplorer notre sort ; mais pour chercher un

bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance, doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes au mal qu'on sent, on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélère; plus on la veut fuir, plus on la sent; et l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature, des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu sais ou que tu souffres, et l'un et l'autre te viennent de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre; et ce sentiment, l'homme ne l'a pas eu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir, ni prévoyance. Ôtez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien.

OPTIMISME.

JE crois qu'on ne peut examiner convenablement le système de l'optimisme, sans distinguer avec soin le mal particulier dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existance, du mal général que nie l'optimisme. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre ou non ; mais s'il étoit bon que l'univers fût, et si nos maux étoient inévitables dans la constitution de l'univers. Ainsi l'addition d'un article rendroit, ce me semble, la proposition plus exacte; et au lieu de *tout est bien*, il vaudroit peut-être mieux dire : *le tout est bien* · ou *tout est bien pour le tout*. Alors il est très - évident qu'aucun homme ne sauroit donner des preuves directes, ni pour, ni contre ; car ces preuves dépendent d'une connoissance parfaite de la constitution du monde et du but de son auteur ; et cette connoissance est incontestablement au-dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer ni des propriétés de la matière, ni de la méchanique de l'univers ; mais seulement par l'induction des perfections de

Dieu, qui préside à tout ; de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu par le systême de Pope, mais le systême de Pope par l'existence de Dieu : et c'est, sans contredit, de la question de la providence qu'est dérivée celle de l'origine du mal. Que si ces deux questions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre, c'est qu'on a toujours si mal raisonné sur la providence, que ce qu'on en a dit d'absurde a fort embrouillé tous les corrollaires qu'on pouvoit tirer de ce grand et consolant dogme.

Les premiers qui ont gâté la cause de Dieu sont les prêtres et les dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir la justice divine à des événemens purement naturels ; et pour être sûrs de leur fait, punissent et châtient les méchans, éprouvent ou récompensent les bons indifféremment avec des biens ou des maux, selon l'évènement. Je ne sais, pour moi, si c'est une bonne théologie ; mais je trouve que c'est une mauvaise manière de raisonner, de fonder indifféremment sur le pour et le contre, les preuves de la providence, et de lui attribuer sans choix tout ce qui se feroit également sans elle.

Les philosophes, à leur tour, ne me paroissent guère plus raisonnables, quand je les vois s'en prendre au Ciel de ce qu'ils ne sont pas impassibles, crier que tout est perdu, quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont pauvres, ou qu'on les vole, et charger Dieu, comme dit Seneque, de la garde de leur valise. Si quelque accident tragique eût fait périr Cartouche ou César dans leur enfance, on auroit dit, quels crimes avoient-ils commis? Ces deux brigands ont vécu, et nous disons : pourquoi les avoir laissé vivre? Au contraire, un dévot dira dans le premier cas : Dieu vouloit punir le père en lui ôtant son enfant; et dans le second : Dieu conservoit l'enfant pour le châtiment du peuple. Ainsi quelque part qu'ait pris la nature, la providence a toujours raison chez les dévots, et toujours tort chez les philosophes. Peut-être dans l'ordre des choses humaines, n'a-t-elle ni tort ni raison, parce que tout tient à la loi commune, et qu'il n'y a d'exception pour personne. Il est à croire que les évènemens particuliers ne sont rien ici bas aux yeux du Maître de l'univers, que sa providence est seulement universelle, qu'il se contente de conserver les genres et les espèces, et de présider au

tout

tout, sans s'inquiéter de la manière dont chaque individu passe cette courte vie Un sage qui veut que chacun vive heureux dans ses états, a-t-il besoin de s'informer si les cabarets y sont bons? Le passant murmure une nuit, quand ils sont mauvais, et rit tout le reste de ses jours d'une impatience aussi déplacée. *Commoranti enim Natura diversorium nobis, non habitandi dedit.*

Pour penser juste à cet égard, il semble que les choses devroient être considérées relativement dans l'ordre physique et absolument dans l'ordre moral : de sorte que la plus grande idée que je puis me faire de la providence, est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il est possible par rapport au tout, et chaque être intelligent et sensible le mieux qu'il est possible par rapport à lui-même; ce qui signifie en d'autres termes, que pour qui sent son existence, il vaut mieux exister que de ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible, et non à quelques instans particuliers de sa durée, tel que la vie humaine ; ce qui montre combien la question de la providence tient à celle de l'immortalité de l'ame que j'ai le bonheur de croire.

Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, comme il n'est pas possible d'en douter, il est parfait; s'il est parfait, il est sage, puissant et juste; s'il est sage et puissant, tout est bien; s'il est juste et puissant, mon ame est immortelle; si mon ame est immortelle, trente ans de vie ne font rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers.

PASSIONS.

LA source de nos passions, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme, et ne le quitte jamais, tant qu'il vit, est l'amour de soi; passion primitive, innée, antérieure à toute autre, et dont toutes les autres ne sont, en un sens, que des modifications.

L'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi. C'est par leur activité que notre raison se perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous désirons de jouir: et il n'est pas possible de

concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs, ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, et leurs progrès de nos connoissances; car on ne peut desirer ou craindre les choses que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la nature.

C'est une erreur de distinguer les passions en permises et défendues, pour se livrer aux premières et se refuser aux autres. Toutes sont bonnes quand on en est le maître, toutes sont mauvaises quand on s'y laisse assujétir.

Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; ce qui nous est défendu par la conscience, n'est pas d'être tenté, mais de nous laisser vaincre par les tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions; mais il dépend de nous de régner sur elles. Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes; tous ceux qui nous dominent sont criminels.

Les grandes passions usées dégoûtent des autres; la paix de l'ame qui leur succède est

le seul sentiment qui s'accroit par la jouissance.

Le spectacle des passions violentes de toute espèce est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leur excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit, et leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Voilà pourquoi nous aimons tous le théâtre, et plusieurs d'entre nous les romans.

Toutes les grandes passions se forment dans la solitude; on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le tems de faire une profonde impression, et où la multitude des goûts énerve la force des sentimens.

Les petites passions ne prennent jamais le change et vont toujours à leur fin; mais on peut armer les grandes contre elles-mêmes.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir et de sentir, que dans le commerce du monde; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions; l'imagination toujours frappée des mêmes objets s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, et leur donne ce tour bisarre et peu varié qu'on remarque dans les discours des soli-

taires. S'ensuit-il de là que leur langage soit fort énergique? Point du tout, il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie; premièrement, parce qu'il faut toujours dire autrement et mieux que les autres; et puis, que forcé d'affirmer à chaque instant tout ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manières de parler vives, fortes, coloriées, que l'on admire dans les drames et dans les romans français? Non: la passion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne songe pas même à persuader; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle: quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes: l'y sent-on mieux que dans les hameaux?

Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans un cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait du feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous

serez enchanté, même agité peut-être, mais d'une agitation passagère et seche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, et n'a jamais achevé de dire; comme une source vive qui coule sans cesse, et ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable: on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie, on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, et c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés & les méprisent.

L'enthousiasme est le dernier dégré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait; elle en fait alors son idole; elle le place dans le ciel. En écrivant à ce qu'on aime, ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

Les grandes passions ne germent guère chez les hommes foibles.

Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

Dans le règne des passions, elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'espérance à côté du desir. Tant qu'on desire, on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir: si le bonheur ne vient point, l espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

On étouffe de grandes passions; rarement on les épure.

On n'a de prise sur les passions que par les passions; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, et c'est toujours de la nature elle-même qu'il faut tirer des instrumens propres à la régler.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame; un bon serviteur doit être robuste. Je sais que l'intempérance excite les passions; elle exténue aussi le corps à la longue; les macérations, les jeûnes produisent souvent le même effet par une cause oppo-

sée. Plus le corps est foible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit. Toutes les passions sensuelles logent dans des corps efféminés ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les satisfaire.

Que les passions nous rendent crédules, et qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il appercoit !

On peut vivre beaucoup en peu d'années, et acquérir une grande expérience à ses dépens : c'est alors le chemin des passions qui conduit à la philosophie.

Les passions que nous partageons nous séduisent ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent ; et par une inconséquence qui nous vient d'elle, nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter.

La source de toutes passions est la sensibilité ; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports, doit être affecté quand ces rapports s'altèrent, et qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des anges s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres pour savoir quel rapport convient le mieux à à la leur.

Voici le sommaire de toute la sagesse humaine dans l'usage des passions : 1°. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espèce que dans l'individu : 2°. Ordonner toutes les affections de l'ame selon ces rapports.

BONHEUR.

Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur; on n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien et le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici bas n'est donc qu'un état négatif, on doit, la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du desir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est

inséparable du desir d'en jouir : tout desir suppose privation, et toutes les privations qu'on sent sont pénibles ; c'est donc dans la disproportion de nos desirs et de nos facultés que consiste notre misère. Un être sensible, dont les facultés égaleroient les desirs, seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos desirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des desirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'est ainsi que la nature qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que des desirs nécessaires à sa conservation, et les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis tous les

autres, comme en réserve, au fond de son ame, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif, que l'équilibre du pouvoir et du desir se rencontre, et que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille et les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal, et qui par conséquent excite et nourrit les desirs par l'espoir de les satisfaire; mais l'objet qui paroissoit d'abord sous la main, fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre; quand on croit l'atteindre, il se transforme et se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reste à parcourir s'aggrandit, s'étend sans cesse; ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme; et plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous: au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses desirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable, que quand il paroît dépourvu de tout; car la misère ne

consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, retrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps et les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver ; l'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misère? Dans tous pays, les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin, naissent des grands biens, et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ;

par conséquent il vivroit bon, car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit, est la vie retirée et domestique, et l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins, nous le cherchons où il ne sauroit être ; la gaîté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, et à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouvers, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux ; et leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre ; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère, et ne rit guère ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts et l'ennui. Mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement et les larmes accompagnent

les plus douces jouissances, et l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude et la variété des amusemens paroissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse; en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir et au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance; le vuide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on en veut avoir; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître.

Il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide, et plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscrettement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantissent, pour ainsi dire, leur existence à force de l'étendre sur la terre; ils aggravent le poids de leurs

chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils sentent et plus il souffrent ; plus ils s'enfoncent dans la vie, et plus ils sont malheureux.

Tout ce qui tient aux sens, et n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussitôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin ; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne et une jouissance dont on se prive ; et prévenir toujours les desirs, n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit se proposer en cela, est de rester maître de soi-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, et de plier tous ces desirs à la règle. C'est un nouveau moyen d'être heureux ; car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine ; et si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les conquérans n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoués dans leurs entreprises ; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, sans s'arrêter aux

apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leur misère dans leurs succès mêmes, il verra leurs desirs et leurs soucis rongeans s'étendre et s'accroître avec leur fortune; il leur verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra, semblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, et quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au devant d'eux.

Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une créature misérable; il seroit privé du plaisir de désirer; toute autre privation seroit plus supportable : d'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au souverain, sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables! Ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

Les gueux son malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux; les riches sont malheureux parce qu'ils sont toujours riches. Les

états moyens, dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessous de soi ; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, et plus de dégrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux et de meilleur sens.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir autant de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer : mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher ; et sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y savons plus revenir.

La source du bonheur n'est toute entière, ni dans l'objet désiré, ni dans le cœur qui le possède, mais dans le rapport de l'un et de l'autre ; et comme tous les objets ne

sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé ; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours, dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, et toujours ignoré du faux sage, qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable.

Homme, veux-tu vivre heureux et sage? N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point ; que ta condition borne tes desirs ; que tes devoirs aillent avant tes penchans : étends la loi de la nécessité aux choses morales ; apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé ; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-dessus des évènemens, à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable ; à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu sera heureux malgré la fortune, et sage malgré les passions : alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra

troubler ; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent, et tu sentiras que l'homme à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires ; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit : tu gagneras beaucoup à cet échange, car ces douleurs sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs sont rares et vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble, et la termineras sans effroi : tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que d'autres saisis d'horreur pensent, en la quittant, cesser d'être ; instruit de ton néant, tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant, et le commencement de celle du juste.

VERTU.

Le mot de vertu vient de *force*, la force est la base de toute vertu.

L'homme vertueux est celui qui sait vaincre ses affections.

La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature et fort par sa volonté ; c'est

en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

L'exercice des plus sublimes vertus élève et nourrit le génie.

L'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité : c'est en faisant le bien qu'on devient bon ; je ne connois pas de pratique plus sûre.

Les ames d'une certaine trempe transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphère d'activité, dans laquelle rien ne leur résiste ; on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, et de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent ; et ses charmes, qui font les délices des ames pures, sont le premier supplice du méchant, qui les aime encore, et n'en sauroit plus jouir.

La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, et l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle est de notre choix.

Si les sacrifices à la vertu coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits

et l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Une ame une fois corrompue l'est pour toujours, et ne revient plus au bien d'elle-même, à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune et de situation ne change tout-à-coup ses rapports, et par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues, et toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général, on reprend quelquefois son caractère primitif, et l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechûte. Hier on étoit abjecte et foible, aujourd'hui l'on est fort et magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté, et l'on en devient plus attentif à s'y soutenir.

La jouissance de la vertu est toute intérieure, et ne s'apperçoit que par celui qui la sent; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent. C'est peut-être là la clef des faux ju-

gemens des hommes sur les avantages du vice, et sur ceux de la vertu.

Il n'y a que des ames de feu qui sachent combattre et vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes, sont leur ouvrage : la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre ; et l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule, et tient tout en équilibre : voilà comme se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La vertu est un état de guerre, et pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi.

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus ; celui de mal-faire passe et revient sans cesse : on s'oublie un moment et l'on est perdu.

La fausse honte et la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes ; mais la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

Tel se pique de philosophie et pense être

vertueux par méthode, qui ne l'est que par tempérament; et le vernis stoïque qu'il met à ses actions, ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que le cœur lui a fait prendre.

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs, ne sauroit être solidement vertueux.

L'homme de bien porte avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à ses semblables : il sent ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire ; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince.

On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet de chambre, cela peut être; mais l'homme juste a l'estime de son valet ; ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, et qu'il n'y a rien de solide que la vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! ce ne sont point les vicieux au faîte des honneurs, dans le sein des plaisirs, qui font envie; ce sont les vertueux infortunés, et l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux

apparens. Ce sentiment est connu à tous les hommes, et se vent même en dépit d'eux.

Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui, nous en hante malgré que nous en ayons; si-tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler; et si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même; et la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'Univers.

La felicité est la fortune du sage, et il n'y en a point sans vertu.

HONNEUR.

On peut distinguer dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, et celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée; le second a sa base dans les vérirés éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune; mais il ne pénètre point dans l'ame

l'ame et n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'essence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure, qui seule peut rendre heureux un être pensant.

Chasteté, Pureté, Pudeur.

La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout et d'elle-même; elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage : les sentimens tendres et jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle et la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passagères; mais le prix en est permanent. Quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réalisez une héroïne de roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs et les Cléopâtres; et quand sa beauté ne sera plus,

sa gloire et ses plaisirs resteront encore ; elle seule saura jouir du passé.

La pureté se soutient par elle-même ; les désirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, et les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber.

La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté, et ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus.

Les desirs voilés par la honte n'en deviennent que plus séduisans; en les gênant, la pudeur les enflamme : ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire que la passion ne l'eût dit sans elle : c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse et de modestie le rend plus touchant et plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisirs.

Le vice a beau se cacher dans l'obscurité,

son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus, et si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte?

Douce pudeur ! suprême volupté de l'amour ! que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! Combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soin à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la pudeur : il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter.

PITIÉ, SENSIBILITÉ.

LA pitié est une vertu d'autant plus universelle, et d'autant plus utile à l'homme qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles.

On voit avec plaisir l'auteur de la fable des abeilles, forcé de reconnoître l'homme

comme un être compatissant et sensible, sortir de son style froid et subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mère, brisant sous sa dent meurtrière les foibles membres, et déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Qu'elle affreuse agitation n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel ? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant ?

Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables ou à l'espèce humaine en général ? La bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier ; car, désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-

ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ?

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal ; mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent : on ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. C'est ainsi que l'on s'endurcit sur le sort des hommes, et que les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général, on peut juger du prix que chacun met au bonheur de ses semblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus malheureux que nous ; mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

On ne plaint jamais dans autrui, que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce vers-là. En effet, pourquoi les rois sont-

ils sans pitié pour leurs sujets? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils si durs envers les pauvres? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? C'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous? C'est que dans leur gouvernement tout-à-fait arbitraire, la grandeur et la fortune des particuliers étant toujours précaires et chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement et la misère comme un état étranger à eux; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste.

Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître; mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or si, tous étant assujettis aux misères de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur; et qu'au contraire un homme dur est toujours mal-

heureux, puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Quoique la pitié soit le premier sentiment relatif du cœur humain, selon l'ordre de la nature, elle n'est pas égale dans tous les hommes. Les impressions diverses par lesquelles elle est excitée, ont leurs modifications et leurs dégrés qui dépendent du caractère particulier de chaque individu et de ses habitudes. Il en est de moins générales qui sont plus propres aux ames vraiment sensibles : ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse.

Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris et des pleurs; jamais les longs et sourds gémissemens d'un cœur serré de détresse ne leur ont arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage hâve et plombé, d'un œil éteint et qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes; les maux de l'ame ne sont rien pour eux; ils sont jugés : la leur ne sent rien : n'attendez d'eux, que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres et justes, jamais clémens, généreux, pitoyables. Je dis qu'ils pourront être

justes, si toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amère, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'on nous exempte des maux qu'il souffre, et que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse il faut la généraliser et l'étendre sur tout le genre humain ; alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que, de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain ; et c'est une très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchans.

Amour de la Patrie.

Les plus grands prodiges de vertu ont été produit par l'amour de la patrie : ce sentiment doux et vif qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer, en fait la plus héroïque de toutes les passions. C'est lui qui produisit tant d'actions immortelles, dont l'éclat éblouit nos foibles yeux, et tant de grands hommes dont les antiques vertus passent pour des fables depuis que l'amour de la patrie est tourné en dérision. Ne nous en étonnons pas, les transports des cœur tendres paroissent autant de chimères à quiconque ne les a point sentis ; et l'amour de la patrie, plus vif et plus délicieux cent fois que celui d'une maîtresse, ne se conçoit de même qu'en l'éprouvant ; mais il est aisé de remarquer dans tous les cœurs qu'il échauffe, dans toutes les actions qu'il inspire, cette ardeur bouillante et sublime, dont ne brille pas la plus pure vertu quand elle en est séparée. Osons opposer Socrate même à Caton ; l'un étoit plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes étoit déjà perdue, et Socrate n'avoit

plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur ; il ne vivoit que pour elle, et ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes ; mais entre César et Pompée, Caton semble un Dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes et meurt pour la vérité : l'autre défend l'état, la liberté, les lois contre le conquérans du monde, et quitte enfin la terre quand il n'y voit plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate seroit le plus vertueux de ses contemporains : un digne émule de Caton en sera le plus grand. La vertu du premier feroit son bonheur, le second chercheroit son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits par l'un et conduits par l'autre, et cela seul décideroit de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages ; mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

Voulons-nous que les peuples soient vertueux, commençons donc par leur faire aimer la patrie : mais comment l'aimeront-ils, si la patrie n'est rien de plus pour eux que pour des étrangers, et qu'elle ne leur accorde que ce qu'elle ne peut refuser à personne? Ce seroit bien pis, s'ils n'y jouissoient

pas même de la sûreté civile, et que leurs biens, leur vie, ou leur liberté fussent à la discrétion des hommes puissans, sans qu'il leur fût possible ou permis d'oser réclamer les lois. Alors, soumis aux devoirs de l'état civil, sans jouir même des droits de l'état de la nature, et sans pouvoir employer leurs forces pour se défendre, ils seroient par conséquent dans la pire condition où se puissent trouver des hommes libres, et le mot de *patrie* ne pourroit avoir pour eux qu'un sens odieux ou ridicule.

AMOUR-PROPRE, AMOUR DE SOI-MÊME.

Il ne faut pas confondre l'amour-propre et l'amour de soi-même; deux passions très-différentes par leur nature et par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation, et qui dirigé dans l'homme par la raison, et modifié par la pitié, produit l'humanité et la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice et né dans la société qui porte chaque individu à

faire plus de cas de soi que de tout autre ; qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, et qui est la véritable source de l'honneur.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même ; le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtresse que de s'aimer seul au monde. Mais quiconque aime tendrement ses parens, ses amis, sa patrie, et le genre humain, se dégrade par un attachement désordonné, qui nuit bientôt à tous les autres, et leur est infailliblement préféré.

L'amour de soi, qui ne regarde que nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content et ne sauroit l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins et de peu se comparer aux autres : ce

ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins et de tenir beaucoup à l'opinion.

Les préceptes de la loi naturelle ne sont pas fondés sur la raison seule, ils ont une base plus solide et plus sage. L'amour des hommes, dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine.

Amour.

On peut distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce desir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre : le moral est ce qui détermine ce desir et le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand dégré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir leur empire, et rendre dominant le sexe qui devroit obéir.

On aime bien plus l'image qu'on se fait que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y

auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe, et l'amour s'évanouit.

Les premières voluptés sont toujours mystérieuses ; la pudeur les assaisonne et les cache : la première maîtresse ne rend pas effronté, mais timide. Tout absorbé dans un état si nouveau pour lui, le jeune homme se recueille pour le goûter, et tremble de le perdre. S'il est bruyant, il n'est ni voluptueux, ni tendre : tant qu'il se vante, il n'a pas joui.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui fait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, et qui fait qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? un amant n'est-il qu'un homme? Ah! qu'il est un être bien plus sublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime ; son amant est plus, tous les autres

sont moins : elle et lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne désirent point, ils aiment.

Le véritable amour, toujours modeste, n'arrache point les faveurs avec audace, il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive aiguisent et cachent ses deux transports ; sa flamme honore et purifie toutes ses caresses ; la décence et l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même, et lui seul fait tout accorder aux désirs, sans rien ôter à la pudeur.

Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage et désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Malgré l'absence, les privations, les allarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre, ont toujours une volupté secrette ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour, de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; et des vrais amans regarderoient comme le pire des malheurs, un état d'indifférence et d'oubli qui leur ôteroit tout le sentiment de leurs peines.

L'amour qui rapproche tout, n'élève point la personne, il n'élève que les sentimens.

Généralement les hommes sont moins constans que les femmes, et se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, et s'en inquiète ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les soins gagnent les cœurs ; mais ils ne les recouvrent guères.

Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, et vous voulez inspirer des feux constans ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui, parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur ; soyez toujours la même et l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse, et vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

L'image de la félicité ne flatte plus les hommes : la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans nageans dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossière ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux, unis sous d'heureux auspices, sortant du lit nuptial, et portant à la fois dans leurs regards languissans et chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, et la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté : vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer.

J'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galans, ces complimens insultans et moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un

air de bonne-foi ; les outrager par ces évidens mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon ? Ceux mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils pas également pour toutes les femmes, et ne seroient-ils pas au désespoir qu'on les crût sérieusement amoureux d'une seule ? Qu'ils ne s'inquiètent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, et rien n'est plus éloigné de son ton que celui de la galanterie. De la manière que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égaremens, ses palpitations, ses transports, ses brûlantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires, et qui montrent les desirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venoit à dire une seule fois, *je vous aime*, l'amante indigné lui diroit, *vous ne m'aimez plus*, et ne le reverroit de sa vie.

L'amour véritable eſt un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, et les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour

cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros.

Le moment de la possession est une crise de l'amour.

Le plus puissant de tous les obstacles à la durée des feux de l'amour, est de n'en avoir plus à vaincre, et de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve.

Le véritable amour a cet avantage, aussi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, et qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte, et du motif qui nous y porte.

Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir?

L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne; pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, et qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, et l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-

même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement; l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce, ils auront perdu l'honneur, et n'auront pas trouvé la félicité.

On n'est point sans plaisir quand on aime encore. L'image de l'amour éteint, effraie plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, et le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

On n'aime point si l'on n'est aimé : du moins on n'aime pas long-tems. Ces passions sans retour, qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens. Si quelques-unes pénètrent jusqu'à l'ame, c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, et s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, et dure autant que les rapports qui l'ont fait naître. Quand ces rapports sont chimériques, il dure autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour : on prend sa violence pour un signe de sa durée ; le cœur

surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir, & tant que cet amour dure, on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe, on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit compter qu'on cessera de s'adorer tôt ou tard; alors, l'idole qu'on servoit détruite, on se voit réciproquement tel qu'on est On cherche avec étonnement l'objet qu'on aime: ne le trouvant plus, on se dépite contre celui qui reste, & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré. Il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus.

Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la conscience de sa victoire, une élévation nouvelle et un attrait plus vif pour tout ce qui est grand et beau.

Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt

cet autre sera payé de son argent ; et dans ce double lien, formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle et misérable, traitée par celui qui reçoit comme elle, traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous deux.

Celui qui disoit : *Je possède Laïs sans qu'elle me possède*, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien ; c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Périsse l'homme indigne qui marchande un cœur, et rend l'amour mercenaire ! c'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois, et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la maltraite dans un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant ses faveurs à prix.

AMANS.

UNE femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes : dans les choses importantes et graves, elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle en un mot qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît : cet empire est beau, ce me semble, et vaut bien la peine d'être acheté.

Brantome dit que du tems de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu et illimité, qu'il garda si fidellement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui dans ces tems où l'amour se faisoit avec mystère, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur-le-champ, et le fit avec ce seul mot : *Parlez*. N'y a-t-il pas quelque

chose de grand et d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la philosophie de Pythagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

Deux amans s'aiment-ils l'un et l'autre? Non; *vous et moi* sont des mots proscrits de leur langue; ils ne sont plus deux, ils sont un.

Les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence et de se rapprocher en un moment. Leur attraction ne connoît point la loi des distances; ils se toucheroient aux deux bouts du monde. Quelquefois même ils se voient plus souvent encore, que quand ils se voyoient tous les jours; car sitôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble.

L'inconstance et l'amour sont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer.

L'amant qui loue dans l'objet aimé des perfections imaginaires, les voit en effet telles qu'il les représente; il ne ment point en disant des mensonges; il flatte sans s'avilir, et l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

Comme l'idolâtre enrichit, des trésors qu'il estime, l'objet de son culte, et pare sur

l'autel le Dieu qu'il adore, l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire ; mais il a besoin, lui, de la parer : c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place, quand il n'orne pas la suprême beauté.

AMI, AMITIÉ.

On n'achette ni son ami ni sa maîtresse.

On n'a pas tout perdu sur la terre quand on y retrouve un fidèle ami.

Un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami.

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié. Elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous. Le mot d'*ami* n'a point d'autre corrélatif que lui-même. Tout homme qui n'est pas l'ami de son ami, est très-sûrement un fourbe ; car ce n'est qu'en rendant ou feignant de rendre l'amitié, qu'on peut l'obtenir.

Rien n'a tant de poids sur le cœur humain que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on sait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe ; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils, mais on ne les méprise pas.

On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent, mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Il n'est pas bon qu'un homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, et la force unie des amis comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié, c'est-là ton triomphe !

Les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir, et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux.

Tout le charme de la société qui règne entre de vrais amis, est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, et qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment

quelque intrigue secrette, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve et de mystère, à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit; on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober; quand on se rassemble, on voudroit se fuir: la circonspection, la bienséance amènent la défiance et le dégoût. Le moyen d'aimer long-tems ceux qu'on craint!

On prétend que la conversation des amis ne tarit jamais. Il est vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais, amitié! sentiment vif et céleste, quels discours sont dignes de toi? Quelle langue ose être ton interprête! Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés? Mon Dieu! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit, disent de choses, & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela!

Le silence, l'état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais les importuns empêchent de les goûter, et les amis ont besoin d'être sans témoins pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueilli, pour ainsi dire, l'un dans l'autre: les moindres distractions sont

désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne! Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même : il semble que la présence d'un seul étranger retient le sentiment et comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

La communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux et de touchant que n'a pas le contentement ; et l'amitié a été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux et la consolation de leurs peines.

Quelle chaleur la voix d'un ami ne donne-t-elle pas au raisonnement d'un sage?

Dans une société très-intime, les styles se rapprochent ainsi que les caractères ; les amis, confondant leurs ames, confondent aussi leurs manières de penser, de sentir et de dire.

Les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence et la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse et le silence sont le vrai langage de l'amitié.

On peut repousser des coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit,

parmi les assassins, son ami le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

Il est des amitiés circonspectes qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, et dont la réserve augmente avec le péril des amis; mais une amitié vraie ne connoît point ces timides précautions.

Un riche, un grand n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, et qu'il le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes et si peu durables entre les femmes, entre celles même qui sauroient aimer? c'est l'empire de la beauté; c'est la jalousie des conquêtes.

SENTIMENT.

TOUT devient sentiment dans un cœur sensible. L'univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Partout il apperçoit la bienfaisante main de la Providence: il recueille ses dons dans les productions de la terre; il voit sa table couverte par ses soins; il s'endort sous sa protection, son paisible réveil lui vient d'elle, il sent ses leçons dans les disgraces, et ses

faveurs dans les plaisirs : les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages. Si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, il voit partout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Être infini ?

O sentiment, sentiment ! douce vie de l'ame ! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ? Les scènes de plaisir et de joie que produit la vivacité du sentiment, n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne sont jamais dangereuses.

A mesure qu'on avance en âge, tous les sentimens se concentrent. On perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, et l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par dégrés, jusqu'à ce que n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir et de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle : plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste, et il tient, pour ainsi dire, au dernier objet par les liens

Humanité, Bienfaisance.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité ?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés ; et il n'y a que les paresseux de bien-faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la

vertu désintéressée, suffit pour lever une infinité d'obstacles ; et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité, comme une eau pure et salutaire, va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance, qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celle que dicte en secret un cœur simple et reconnoissant : voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans ou pour des fripons.

Il ne seroit pas plus aisé à une ame sensible et bienfaisante, d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une ame de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager: elles les va chercher pour les guérir. C'est l'existence, et non la vue des malheureux, qui la tourmente: il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a; il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu.

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes.

NATURE, HABITUDE.

LA nature, nous dit-on, n'est que l'habitude. Que signifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force, et qui n'étouffent jamais la nature ? Telle est par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre ; mais la sève n'a point changé pour cela sa direction primitive, et si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinations des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude et qui nous sont les moins naturelles ; mais sitôt que la situation change, l'habitude cesse et le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient et perdent leur éducation ? d'autres qui la gardent ? D'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ces galimathias.

Nous naissons sensibles, et dès notre nais-

sance nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous et ces objets, et enfin selon les jugemens que nous en portons sur l'idée du bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces dispositions s'étendent et s'affermissent à mesure que nous devenons plus sensibles et plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle en nous la nature.

L'attrait de l'habitude vient de la paresse naturelle à l'homme, et cette paresse augmente en s'y livrant. On fait plus aisément ce qu'on a déjà fait; la route étant frayée, devient plus facile à suivre. Aussi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude est très-grand sur les vieillards et sur les gens indolens, très-petit sur la jeunesse et sur les gens vifs. Ce régime n'est bon qu'aux ames foibles et les affoiblit davantage de jour en jour. La

seule habitude utile aux enfans est de s'asservir sans peine à la nécessité des choses, et la seule habitude utile aux hommes est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est un vice.

VICE.

Le ridicule est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Tel rougit d'être modeste et devient effronté par honte; et cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. C'est elle qui la première introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, et réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Insensiblement on se laisse dominer par la crainte du ridicule, et l'on braveroit plutôt cent périls qu'une raillerie : et qu'est-ce cependant que cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun?

Si l'on pouvoit développer assez les inconséquences

séquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, et que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de misères, dont il ne sortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, sottise, et rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la nature, il est de l'opinion, et de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, et veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragout imaginaire sont jamais des jeunes gens aimables, dignes de plaire, et qui seroient plus excusables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite et des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse; dans une juste confiance, on lui dit: tu connois les plaisirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus. Mais un vieux satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espèce d'honnêteté, incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables,

croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, et lui donnant la première émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'est incontestablement là le motif secret de cette fantaisie : mais il se trompe, l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la nature, que n'en sont les desirs qu'il voudroit exciter ; il se trompe aussi dans sa folle attente ; cette même nature a soin de revendiquer ses droits : toute fille qui se vend s'est déjà donnée ; et s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achète donc un plaisir imaginaire, et n'en est pas moins abhorré.

INGRATITUDE.

L'INGRATITUDE seroit plus rare, si les bienfaits à usure étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme ; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons, je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de me donner, pour vendre en-

suite à votre mot, vous usez de fraude. Le cœur ne reçoit des lois que de lui-même; et voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

Voit-on jamais qu'un homme oublié par son bienfaiteur, l'oublie? au contraire, il en parle toujours avec plaisir, il n'y songe point sans attendrissement : s'il trouve occasion de lui montrer par quelque service inattendu qu'il se ressouvient des siens, avec quel contentement intérieur il satisfait alors sa gratitude! avec quelle douce joie il se fait reconnoître! avec quel transport il lui dit : mon tour est venu! Voilà la voix de la nature; jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

JALOUSIE.

En amour, la jalousie paroît tenir de si près à la nature qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que l'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs, est un mouvement naturel, et que, jusqu'à un certain point, le désir de posséder exclusivement ce qui nous plaît, en est encore un.

Parmi nous, la jalousie a son motif dans

les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plûpart des liaisons de galanterie, l'amant haït bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa maîtresse. S'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de l'amour-propre, et la vanité patit en lui bien plus que l'amour.

Ce n'est que dans les liaisons formées par l'estime et le sentiment, que la jalousie est elle-même un sentiment délicat, parce qu'alors, si l'amour est inquiet, l'estime est constante, et que plus il est exigeant, plus il est crédule. Un amant guidé par l'estime, et qui n'aime dans ce qu'il aime que les qualités dont il fait cas, sera jaloux sans être colère, ombrageux ou méchant, mais il sera paisible et craintif: il sera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse qu'à menacer son rival; il l'écartera s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi; son injuste orgueil ne s'offensera point fortement qu'on ose entrer en concurrence avec lui; mais comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, et que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, et probablement il réussira.

VANITÉ.

IL n'y a point de folie dont on ne puiſſe désabuser un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité ; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose en peut guérir.

La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; et il n'y a personne de ſi parfait et de si fêté à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

La vanité ne respire qu'exclusions et préférence ; exigeant tout et n'accordant rien, elle est toujours inique.

HYPOCRISIE.

L'HYPOCRISIE est un hommage que le vice rend à la vertu ; oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternoient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'eſt point honorer la vertu, c'eſt

l'outrager en profanant ses enseignes ; c'eſt ajouter la lâcheté et la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusques dans le crime, je ne sais quoi de fier et de généreux, qui laisse voir au dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile et rempante de l'hypocrite est semblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carrière, et mourir en prédeſtinés. Mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche, jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

Il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne ; et s'il savoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même.

MÉCHANCETÉ, MÉCHANT.

TOUTE méchanceté vient de foiblesse ; l'enfant n'est méchant que parce qu'il est foible ; rendez-le fort, il sera bon : celui qui pourroit tout, ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, sans quoi ils auroient fait une supposition absurde.

Le méchant se craint et se fuit ; il s'égaye en se jettant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse ; sans la satyre amère, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire la sérénité du juste est intérieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres : c'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans : s'ils ne nous faisoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans, nous fait oublier celui qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus aisément leurs vices, si nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous sentons l'offense, et nous ne voyons pas le châtiment : les avantages sont apparens, la peine est intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de ses vices n'est pas moins tourmenté, que s'il n'eût point réussi : l'objet est changé, l'inquiétude est la même : ils ont beau montrer leur fortune et cacher leur cœur, leur conduite le montre en dépit d'eux ; mais pour le voir, il ne faut pas en avoir un semblable.

S'il existoit un homme assez misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie, dont le souvenir le rendit content de lui-même, et bien-aise d'avoir vecu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître ; et, faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, et seroit éternellement malheureux.

CARACTÈRES.

Il est des ames assez ressemblantes pour n'avoir aucun caractère marqué, dont on puisse, au premier coup d'œil, assigner les différences; et cet embarras de les définir les fait prendre pour des ames communes par un observateur superficiel. Mais c'est cela même qui les distingue, qu'il est impossible de les distinguer; et que les traits du modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également en elles. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractère; et s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup d'œil, il faut la considérer long-temps pour la reconnoître.

Comment réprimer la passion même la plus foible, quand elle est sans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caractères froids et tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués, et la raison qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort.

Les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur, jugent mieux des passions d'autrui que les gens turbulens et vifs ou vains, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, et qui ne savent jamais voir ce qu'ils sentent.

Celui qui n'est que bon, ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir à l'être : la bonté se brise et périt sous le choc des passions humaines ; l'homme qui n'est que bon, n'est bon que pour lui.

L'observation nous apprend qu'il y a des caractères qui s'annoncent presque en naissant, et des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leurs nourrices. Ceux-là font une classe à part, et s'élèvent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vite, vouloir former leur esprit avant de les connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, et à faire plus mal à sa place.

Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure ; pour changer un caractère, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. A t-on jamais ouï dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, et qu'un esprit méthodique et froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il

seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, et d'un sot un homme d'esprit. C'est donc envain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modèle commun. On peut les contraindre et non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres ; et s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractère originel, et s'y livrer avec d'autant moins de règle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le caractère et de plier le naturel ; mais, au contraire, de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver et d'empêcher qu'il ne dégénère ; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, et que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation. Or, avant de cultiver le caractère, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, et toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aides, à d'autres des entraves ; l'un veut être pressé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, et l'autre qu'on l'intimide : il faudroit

tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jnsqu'à son dernier terme ; à tel autre, il est même funeste de savoir lire. Attendons la première étincelle de raison ; c'est elle qui fait sortir le caractère et lui donne sa véritable forme ; c'est par elle aussi qu'on le cultive, et il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Tous les caractères sont bons et sains en eux-mêmes. Il n'y a point d'erreurs dans la nature. Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes et monstrueuses qu'on rend belles et bien proportionnées en les mettant à leur point de vue.

COQUETTERIE.

LE manége de la coquetterie exige un discernement plus fin que celui de la politesse ; car, pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait ;

fait; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société, les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun : pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres; et, ce qui peut arriver de pis, est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? Placez un homme entre deux femmes, avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donne le change à tous deux, et fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la

même confiance et prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également, ne montreroit-elle pas qu'ils ont le même droit sur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ? Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Une certaine coquetterie maligne et railleuse, désoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque répartie ; de lancer contre lui des traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour.

Adversité, Coups du sort.

La raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles ; qu'on n'estime pas

les choses humaines au-delà de leur prix ; qu'on n'épuise pas à pleurer ses maux, les forces qu'on a pour les adoucir ; et qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir, et de se connoître assez lui-même pour savoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui. C'est ainsi que se comportera l'homme judicieux et tempérant, en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hasard lui amène ; et sans se lamenter comme un enfant qui tombe et pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il saura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure, et la faire saigner pour la faire guérir.

Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches ni grands seigneurs. Que fera donc dans la bassesse ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? que fera dans la pauvreté ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? que fera dépourvu de tout, ce fastueux imbécille, qui ne sait point user de lui-même, et ne met son être que dans ce

qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort ! Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise : je vois qu'il n'existe que par sa couronne et qu'il n'est rien du tout, s'il n'est roi : mais celui qui la perd et s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme, que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul ; et quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul ; il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Siracuse maître d'école à Corynthe, et le roi de Macédoine greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne règne pas, que l'héritier et le fils d'un roi des rois (*), jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant par-tout des secours, et trouvant par-tout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

(*) *Vonone, fils de Phraates, roi des Parthes.*

Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

INSTITUTIONS SOCIALES.

L'HOMME naturel est tout pour lui : il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le *moi* dans l'unité commune ; ensorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoit ni Caïus, ni Lucius, c'étoit un Romain : même il aimoit la patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres. En sa qualité d'étranger, il refusoit de siéger au Sénat de Rome ; il fallut qu'un Carthaginois

le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui sauver la vie. Il vainquit, et s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien Pédarete se présente pour être admis au conseil des trois cents; il est rejeté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère; et il y a lieu de croire qu'elle l'étoit.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, et attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant. Vos cinq fils ont été tués. Vil esclave, t'ai-je demandé cela? Nous avons gagné la victoire. La mère court au temple et rend graces aux dieux. Voilà la citoyenne.

Toute société partielle, quand elle est étroite et bien unie, s'aliène de la grande. Tout patriote est dur aux étrangers, ils ne sont qu'hommes, ils ne sont rien à ses yeux. Cet inconvénient est inévitable; mais il est foible. L'essentiel est d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors, le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique; mais le désintéressement, l'équité, la concorde ré-

gnoient dans ses murs. Défiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel philosophe aime les Tartares, pour être dispensé d'aimer ses voisins.

PEUPLES.

IL n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; et l'alternative de l'un à l autre est fréquente chez les nations : mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu.

Tout peuple qui a des mœurs, et qui, par conséquent respecte les lois, et ne veut point raffiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, et sur tout des savans, dont les maximes sentencieuses et dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages et ses lois ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre.

Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple ; et dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de

frein que les lois, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons.

Généralement on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer ; et c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs surpassent ordinairement en bon sens et en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, sagacité, finesse ; mais ces grandes et nobles fonctions de sagesse et de raison qui distinguent et honorent l'homme par de belles actions, par des vertus, par des soins véritablement utiles, ne se trouvent guère que dans les premiers.

Les peuples, ainsi que les hommes, ne sont dociles que dans leur jeunesse ; ils deviennent incorrigibles en vieillissant. Quand une fois les coutumes sont établies, et les préjugés enracinés, c'est une entreprise dangereuse et vaine, de vouloir les réformer : le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire ; sem-

Hable à ces malades stupides, qui frémissent à l'aspect du médecin.

C'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

Toutes les capitales se ressemblent; tous les peuples s'y mêlent, tous les mœurs s'y confondent; ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris et Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, et toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On sait quelles espèces d'hommes doivent se rassembler dans les cours. On sait quelles mœurs l'entassement du peuple et l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une ville composée de deux cents mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune et d'état, qu'il

faut aller étudier le génie et les mœurs d'une nation. Voyez en passant la capitale, mais allez observer au loin le pays. Les Français ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine ; les Anglais sont plus anglais en Mercie qu'à Londres, et les Espagnols plus espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, et se montre tel qu'il est sans mélange : c'est-là que les bons et les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir ; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est la plus exacte.

C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états : si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens, dans le goujat et dans l'homme illustre ; il n'y discerne que leur langage, et qu'un coloris plus ou moins apprêté ; et si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, et n'est pas aimable ; mais il faut bien que les

gens du monde se déguisent ; s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

GOUVERNEMENT.

IL est bon de savoir employer les hommes tels qu'ils sont ; il vaut beaucoup mieux encore les rendre tels qu'on a besoin qu'ils soient. C'étoit-là le grand art des gouvernemens anciens, dans ces tems reculés, où les philosophes donnoient les lois aux peuples, et n'employoient leur autorité qu'à les rendre sages et heureux. Formez donc les hommes, si vous voulez commander à des hommes ; si vous voulez qu'on obéisse aux lois, faites qu'on les aime, et que pour faire ce qu'on doit, il suffise de songer qu'on le doit faire : en un mot, faites régner la vertu.

Dans un état bien gouverné, il y a peu de punitions, non parce qu'on y fait beaucoup de grâces, mais parce qu'il y a peu de criminels. La multitude des crimes en assure l'impunité, lorsque l'état dépérit. Sous la république romaine, jamais le sénat ni les consuls ne tentèrent de faire grâce ; le peuple même n'en faisoit pas, quoiqu'il révoquât

quelquefois son propre jugement. Les fréquentes grâces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus besoin ; et chacun voit où cela mène.

La fréquence des supplices est toujours un signe de foiblesse ou de paresse dans le gouvernement. Il n'y a point de méchant qu'on ne puisse rendre bon à quelque chose : on a droit de faire mourir pour l'exemple, celui qu'on ne peut conserver sans danger.

Une des règles faciles et simples pour juger de la bonté relative des gouvernemens, est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'état tend à sa ruine ; et le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné. Mais il faut pour cela que cette population soit un effet naturel du gouvernement et des mœurs : car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles et passagères, alors elles prouveroient le mal par le remède. Quand Auguste porta des lois contre le célibat, ces lois montroient déjà le déclin de l'empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les citoyens à se marier, et non pas que la loi les y contraigne : il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la loi qui combat la cons-

titution, s'élude et devient vaine; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs, et par la pente naturelle du gouvernement, car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon abbé de Saint-Pierre, de chercher toujours un petit remède à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, et de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcère qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture; je n'en veux pas davantage, cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement et des lois, se tire aussi de la population, mais d'une autre manière, c'est-à-dire de sa distribution, et non pas de sa quantité. Deux états égaux en grandeur et en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force; et le plus puissant des deux est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire: celui qui n'a pas de si grandes villes, et qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes

villes qui épuisent un état, et font sa faiblesse : la richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente et illusoire : c'est beaucoup d'argent et peu d'effet.

Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement fardé par l'appareil de l'administration et par le jargon des administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le peuple, et dans tous les dégrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces dégrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des subdélégués, qu'on commence à sentir l'esprit du ministère : dans tel autre, il faut voir élire les membres du parlement, pour juger s'il est vrai que la nation soit libre : dans quelque pays que ce soit, il est impossible que qui n'a vu que les villes, connoisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même pour la ville et pour la campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays ; et c'est le peuple de la campagne qui fait la nation.

Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintre ; il y a des gouvernemens sans caractère, auxquels il

ne faut point d'historiens, et où si-tôt qu'on sait quelle place un homme occupe, on sait d'avance tout ce qu'il y fera.

Jamais le peuple ne s'est rebellé contre les lois, que les chefs n'ayent commencé par les enfreindre en quelque chose. C'est sur ce principe certain qu'à la Chine, quand il y a quelque révolte dans une province, on commence toujours par punir le gouverneur.

LÉGISLATEUR.

CELUI qui ose entreprendre d'instituer un peuple, doit se sentir en état de changer, pour ainsi dire, la nature humaine; de transformer chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait et solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie et son être; d'altérer la constitution de l'homme pour la renforcer; de substituer une existence partielle et morale à l'existence physique et indépendante que nous avons tous reçue de la nature. Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient étrangères, et dont il ne puisse faire usage sans le secours d'autrui. Plus ces

forces naturelles sont mortes et anéanties ; plus les acquises sont grandes et durables, plus aussi l'institution est solide et parfaite : ensorte que si chaque citoyen n'est rien, ne peut rien, que par tous les autres, et que la force acquise par le tout soit égale ou supérieure à la somme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la législation est au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre.

S'il est vrai qu'un grand prince est un homme rare, que sera-ce d'un grand Législateur ? Le premier n'a qu'à suivre le modèle que l'autre doit proposer. Celui-ci est le méchanicien qui invente la machine, celui-là n'est que l'ouvrier qui la monte et la fait marcher.

Les anciens législateurs mirent leurs décisions dans la bouche des immortels, pour entraîner par l'autorité divine, ceux que ne pourroit ébranler la prudence humaine : mais il n'appartient pas à tout homme de faire parler les dieux, ni d'en être cru quand il s'annonce pour être leur interprête. La grande ame du législateur est le vrai miracle qui doit prouver sa mission. Tout homme peut graver des tables de pierre, ou acheter un oracle, ou feindre un secret commerce

avec quelque divinité, ou dresser un oiseau pour lui parler à l'oreille, ou trouver d'autres moyens grossiers pour en imposer au peuple. Celui qui ne saura que cela, pourra même assembler par hasard une troupe d'insensés; mais il ne fondera jamais un empire, et son extravagant ouvrage périra bientôt avec lui. De vains prestiges forment un lien passager; il n'y a que la sagesse qui le rende durable. La loi judaïque toujours subsistante, celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siècles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées; et tandis que l'orgueilleuse philosophie, ou l'aveugle esprit de parti, ne voit en eux que d'heureux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs institutions, ce grand et puissant génie qui préside aux établissemens durables.

Un peuple ne devient célèbre, que quand sa législation commence à décliner. On ignore durant combien de siècles l'institution de Lycurgue fit le bonheur des Spartiates avant qu'il fût question d'eux dans le reste de la Grèce.

Loi.

C'est à la loi seule que les hommes doivent la justice et la liberté. C'est cet organe salutaire de la volonté de tous, qui rétablit dans le droit l'égalité naturelle entre les hommes C'est cette voix céleste qui dicte à chaque citoyen les préceptes de la raison publique, et lui apprend à agir selon les maximes de son propre jugement, et à n'être pas en contradiction avec lui-même. C'est elle seule aussi que les chefs doivent faire parler quand ils commandent ; car sitôt qu'indépendamment des lois, un homme en prétend soumettre un autre à sa volonté privée, il sort à l'instant de l'état civil, et se met vis-à-vis de lui dans le pur état de nature où l'obéissance n'est jamais prescrite que par la nécessité.

La loi dont on abuse sert à la fois au puissant d'arme offensive et de bouclier contre le foible ; et le prétexte du bien public est toujours le plus dangéreux fléau du peuple. Ce qu'il y a de plus nécessaire, et peut-être de plus difficile dans le gouvernement, c'est une intégrité sévère à rendre justice à tous, et

sur-tout à protéger le pauvre contre la tyrannie du riche. Le plus grand mal est déjà fait, quand on a des pauvres à défendre et des riches à contenir. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des lois ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche, et contre la misère du pauvre ; le premier les élude, le second leur échappe ; l'un brise la toile, et l'autre passe au travers.

Toute condition imposée à chacun par tous, ne peut être onéreuse à personne, et la pire des lois vaut encore mieux que le meilleur des maîtres ; car tout maître a des préférences, et la loi n'en a jamais.

La liberté suit toujours le sort des lois, elle règne ou périt avec elles.

Plus vous multipliez les lois, plus vous les rendez méprisables ; c'est introduire d'autres abus, sans corriger les premiers ; et tous les surveillans que vous instituez, ne sont que de nouveaux infracteurs destinés à partager avec les anciens ou à faire leur pillage à part. Bientôt le prix de la vertu devient celui du brigandage ; les hommes les plus vils sont les plus accrédités : plus ils sont grands, plus ils sont méprisables ; leur infamie éclate dans leurs dignités, et ils

sont déshonorés par leurs honneurs. S'ils achètent les suffrages des chefs, ou la protection des femmes, c'est pour vendre à leur tour la justice, le devoir et l'état, et le peuple qui ne voit pas que ses vices sont la première cause de ses malheurs, murmure et s'écrie en gémissant : *Tous mes maux ne viennent que de ceux que je paye pour m'en garantir.*

Nulle exemption de la loi ne sera jamais accordée, à quelque titre que ce puisse être, dans un gouvernement bien policé. Les citoyens mêmes qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompensés par des honneurs, et jamais par des priviléges : car la république est à la veille de sa ruine, si-tôt que quelqu'un peut penser qu'il est beau de ne pas obéïr aux lois.

La plus importante de toutes les lois, celle qui ne se grave, ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens, qui fait la véritable constitution de l'État ; qui prend tous les jours de nouvelles forces ; qui, lorsque les autres lois vieillissent ou s'éteignent, les ranime ou les supplée ; qui conserve un peuple dans l'esprit de son institution, et substitue insensiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité : cette loi

si forte et si solide, ce sont les mœurs, les coutumes, et sur-tout l'opinion. Nos politiques ne connoissent point cette partie de la législation, de laquelle dépend le succès de toutes les autres; mais le grand législateur s'en occupe en secret, tandis qu'il paroît se borner à des règlemens particuliers, qui ne sont que le cintre de la voûte, dont les mœurs plus lentes à naître, forment enfin l'inébranlable clef.

Pouvoir arbitraire.

Quand les hommes sentiront-ils qu'il n'y a point de désordre aussi funeste que le pouvoir arbitraire avec lequel ils pensent y remédier? Ce pouvoir est lui-même le pire de tous les désordres: employer un tel moyen pour les prévenir, c'est tuer les gens afin qu'ils n'aient pas la fièvre.

Liberté.

Il en est de la liberté comme de l'innocence et de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, et dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdues.

Je connois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un satrape qui comparoit la ville de Sparte à celle de Persépolis, mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Les esclaves perdent tout dans leurs fers, jusqu'au desir d'en sortir : ils aiment leur servitude comme les compagnons d'Ulysse aimoient leur abrutissement,

Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander ; et le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres : mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses et lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, et à dominer ou servir presque indifféremment, selon qu'elle leur devient favorable ou contraire.

Il y a peu d'hommes d'un cœur assez sain pour savoir aimer la liberté. Tous veulent commander, à ce prix nul ne craint d'obéir. Un petit parvenu se donne cent maîtres pour acquérir dix valets. Il n'y a qu'à voir la fierté des nobles dans les monarchies ; avec quelle emphase ils prononcent ces mots de *service* et de *servir* ; combien ils s'estiment grands et respectables, quand ils peuvent avoir l'honneur de dire, *le roi mon maître* ;

combien ils méprisent des républicains qui ne sont que libres, et qui certainement sont plus nobles qu'eux.

Il est incontestable, et c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté, et non pour les asservir. Si nous avons un prince, disoit Pline à Trajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.

Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. Il n'y a nul dédommagement possible pour quiconque renonce à tout. Une telle renonciation est incompatible avec la nature de l'homme, et c'est ôter toute moralité à ses actions, que d'ôter toute liberté à sa volonté.

Les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave, ont décidé en d'autres termes, qu'un homme ne naîtroit pas homme.

L'homme acquiert dans l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui; car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté.

Il n'y a que la force de l'état qui fasse la liberté de ses membres.

Dépendance.

Il y a deux sortes de dépendance : celle des choses, qui est de la nature ; celle des hommes, qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, et n'engendre point de vices : la dépendance ces hommes étant désordonnée, les engendre tous ; et c'est par elle que le maître et l'esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, et d'armer les volontés générales d'une force réelle, supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les lois des nations pouvoient avoir, comme celle de la nature, un inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des choses ; on réuniroit dans la république tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil ; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'élève à la vertu.

Guerre.

GUERRE.

LA guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'etat à état, dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes, ni même comme citoyens, mais comme soldats ; non point comme membres de la patrie, mais comme ses défenseurs. Enfin chaque état ne peut avoir pour ennemis que d'autres états, et non pas des hommes, attendu qu'entre choses de diverses natures, on ne peut fixer aucun vrai rapport.

Ce principe est même conforme aux maximes établies dans tous les temps et à la pratique constante de tous les peuples policés. Les déclarations de guerre sont moins des avertissemens aux puissances qu'à leurs sujets. L'étranger, soit roi, soit particulier, soit peuple, qui vole, tue ou détient les sujets sans déclarer la guerre au prince, n'est pas un ennemi, c'est un brigand. Même en pleine guerre, un prince juste s'empare bien, en pays ennemi, de tout ce qui appartient au public ; mais il respecte la personne et les biens des particuliers ; il respecte les droits

sur lesquels sont fondés les siens. La fin de la guerre étant la destruction de l'état ennemi, on a droit d'en tuer les défenseurs, tant qu'ils ont les armes à la main; mais sitôt qu'ils les posent et se rendent, cessant d'être ennemis, ou instrumens de l'ennemi, ils redeviennent simplement hommes, et l'on n'a plus droit sur leur vie. Quelquefois on peut tuer l'état sans tuer un seul de ses membres : or la guerre ne donne aucun droit qui ne soit nécessaire à sa fin.

FINANCES, IMPÔTS.

LA plus importante maxime de l'administration des finances, c'est de travailler avec beaucoup plus de soin à prévenir les b soins, qu'à augmenter les revenus. Les gouvernemens anciens faisoient plus, en effet, avec leur *parcimonie*, que les nôtres avec tous leurs trésors.

Les livres et tous les comptes des régisseurs servent moins à déceler leurs infidélités, qu'à les couvrir, et la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la frippo nerie à les éluder. Laissez donc les registres et papiers, et re-

mettez les finances en des mains fidelles : c'est le seul moyen qu'elles soient fidellement régies. La vertu est le seul instrument efficace en cette délicate partie de l'administration.

Toutes choses égales, celui qui a dix fois plus de bien qu'un autre, doit payer dix fois plus que lui. Celui qui n'a que le simple nécessaire, ne doit rien payer du tout ; et la taxe de celui qui a du superflu peut aller au besoin jusqu'à la concurrence de tout ce qui excède son nécessaire. Quelqu'un dira, qu'eu égard à son rang, ce qui seroit superflu pour un homme inférieur, est nécessaire pour lui; mais c'est un mensonge, car un grand a deux jambes, ainsi qu'un bouvier, et n'a qu'un ventre non plus que lui. De plus, ce prétendu nécessaire est si peu nécessaire à son rang, que, s'il savoit y renoncer pour un sujet louable, il n'en seroit que plus respecté. Le peuple se prosterneroit, devant un ministre qui iroit au conseil à pied, pour avoir vendu ses carrosses dans un pressant besoin de l'état. Enfin la loi ne prescrit la magnificence à personne ; et la bienséance n'est jamais une raison contre le droit.

Qu'on établisse de fortes taxes sur la livrée, sur les équipages, sur les étoffes et

la dorure, sur les cours et jardins des hôtels, sur les spectacles de toute espèce, sur les professions oiseuses, comme baladins, chanteurs, histrions, et en un mot sur cette foule d'objets de luxe, d'amusement et d'oisiveté, qui frappe tous les yeux, et qui peuvent d'autant moins se cacher, que le seul usage est de se montrer, et qu'ils seroient inutiles s'ils n'étoient vus. Qu'on ne craigne pas que de tels produits fussent arbitraires, pour n'être fondés que sur des choses qui ne sont pas d'absolue nécessité : c'est bien mal connoître les hommes, que de croire qu'après s'être laissé une fois séduire par le luxe, ils y puissent jamais renoncer ; ils renonceroient cent fois plutôt du nécessaire, aimeroient encore mieux mourir de faim que de honte. L'augmentation de la dépense ne sera qu'une nouvelle raison de la soutenir, quand la vanité de se montrer opulent fera son profit du prix de la chose et des frais de la taxe. Tant qu'il y aura des riches, ils voudront se distinguer des pauvres; et l'état ne sauroit se former un revenu moins onéreux ni plus assuré, que sur cette distinction.

Par la même raison, l'industrie n'auroit rien à souffrir d'un ordre économique qui enrichiroit les finances, ranimeroit l'agricul-

tute, en soulageant le laboureur, et rapprocheroit insensiblement toutes les fortunes de cette médiocrité qui fait la véritable force d'un état. Il se pourroit, je l'avoue, que les impôts contribuassent à faire passer plus rapidement quelques modes; mais ce ne seroit jamais que pour en substituer d'autres, sur lesquelles l'ouvrier gagneroit, sans que le fisc eût rien à perdre. En un mot, supposons que l'esprit du gouvernement soit constamment d'asseoir toutes les taxes sur le superflu des richesses, il arrivera de deux choses l'une; ou les riches renonceront à leurs dépenses superflues pour n'en faire que d'utiles, qui retourneront au profit de l'état; alors l'assiette des impôts aura produit l'effet des meilleures lois somptuaires; les dépenses de l'état auront nécessairement diminué avec celles des particuliers; et le fisc ne sauroit moins recevoir de cette manière, qu'il n'ait beaucoup moins encore à débourser; ou, si les riches ne diminuent rien de leurs profusions, le fisc aura dans le produit des impôts les ressources qu'il cherchoit, pour pourvoir aux besoins réels de l'état. Dans le premier cas, le fisc s'enrichit de toute la dépense qu'il a de moins à faire; dans le second il

s'enrichit encore de la dépense inutile des particuliers.

Il me paroît certain que tout ce qui n'est pas proscrit par les lois, ni contraire aux mœurs, et que le gouvernement peut défendre, il peut le permettre, moyennant un droit. Si par exemple, le gouvernement peut interdire l'usage des carosses, il peut, à plus forte raison, imposer une taxe sur les carosses, moyen sage et utile d'en blâmer l'usage sans le faire cesser. Alors on peut regarder la taxe comme une espèce d'amende, dont le produit dédommage de l'abus qu'elle punit.

On a osé dire qu'il falloit charger le paysan, et qu'il ne feroit rien, s'il n'avoit rien à payer. Mais l'expérience dément chez tous les peuples du monde cette maxime ridicule. C'est en Hollande, en Angleterre, où le cultivateur paye très-peu de chose, & sur-tout à la Chine, où il ne paye rien, que la terre est le mieux cultivée. Au contraire, par-tout où le laboureur se voit chargé à proportion du produit de son champ, il le laisse en friche, ou n'en retire exactement que ce qu'il lui faut pour vivre. Car, pour qui perd le fruit de sa peine, c'est gagner que de ne rien faire ; et mettre le travail à

l'amende, est un moyen fort singulier de bannir la paresse.

Si l'on dit que rien n'est si dangereux qu'un impôt payé par l'acheteur, ce qui se fait cependant à la Chine, le pays du monde où les impôts sont les plus forts et les mieux payés, comment ne voit-on pas que le mal est cent fois pire encore, quand cet impôt est payé par le cultivateur même? n'est-ce pas attaquer la subsistance de l'Etat jusques dans sa source? n'est-ce pas travailler aussi directement qu'il est possible à dépeupler le pays, et par conséquent à le ruiner à la longue? Car il n'y a point pour une nation, de pire disette que celle d'hommes.

LUXE.

Le luxe corrompt tout, et le riche qui en jouit, et le misérable qui le convoite.

Semblable à ces vents brûlans du midi, qui couvrant l'herbe et la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, et portent la disette et la mort dans tous les lieux où ils se font sentir, le luxe dans quelque état, grand ou petit, que ce puisse être, pour nourrir des foules de valets

et de misérables qu'il a faits, accable et mine le laboureur ou le citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres, qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, et dépeuple l'Etat tôt ou tard.

A mesure que l'industrie et les arts lucratifs s'étendent et fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés : d'où il arrive que le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens, devenus mendians ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie et du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les misères, où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'Etat s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit et se dépeuple d'un autre, et que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des

nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir.

La vanité et l'oisiveté qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, et le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe (1).

Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres, mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le luxe sert au soutient des Etats, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent, ou plutôt comme les poutres dont on étaye des bâtimens pourris, et qui souvent achèvent de les renverser. Hommes sages et prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, et en fait périr cent mille dans nos cam-

---

(1) A mesure que le luxe corrompt les mœurs, dit un auteur moderne, les sciences les adoucissent : Semblables aux prières dans Homère, qui parcourent toujours la terre à la suite de l'injustice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle divinité. (*Note de l'éditeur*).

pagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes pour fournir à leur superfluité, est perdu pour la subsistance du laboureur : et celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuisines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n ont pas de pain.

A ne consulter que l'opinion la plus naturelle, il sembleroit que pour dédaigner l'éclat et le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie et la régularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien-être et de la félicité touche le cœur humain qui en est avide mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre, ni au bonheur, et n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroit-il pas cent fois mieux dans les choses simples, que dans celles qui sont offusquées de richesses ?

L'idée de la commodité ? Y a-t il rien de plus incommode que le faste ? L'idée de la grandeur ? c'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussi-tôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or ? Cet homme qui dore son carosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris ? Si ses lambris sont dorés, pourquoi son toît ne l'est-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour, faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel, autrement il eut beau l'élever, le point où il se fut arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit et vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère ! au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où son utilité réelle, et qui se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux et le cœur, en ce que l homme ne s'y voit que sous des rapports agréables comme se suffisant à lui-même, que l'image de sa foiblesse n'y paroît point, et que ce riant tableau n'excite jamais de ré-

flexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un prince, et le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie et déplorer le sort de l'humanité.

RICHES, RICHESSES.

TOUS les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la mise commune de l'argent et des services, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, et pensent qu'on leur en doit de reste quand on a passé sa vie à les servir en mangeant leur pain.

Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, et ceux qui les méprisent, pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches : mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour : sans cela ils seroient nécessairement les maîtres.

Les pauvres gémissent sous le joug des riches, & les riches sous le joug des préjugés.

Richesse ne fait point riche, dit le roman de la rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi,

emploi, et les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses ; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer et dire qu'il en a joui : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance et celle qu'un homme sage eût su tirer d'une moindre somme ?

Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs et les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre et les fantaisies n'ont point de bornes, et font plus de pauvres que les vrais besoins.

Quiconque jouit de la santé, et ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace.

MENDIANS.

NOURRIR les mendians, c'est contribuer à multiplier les gueux et les vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, et se rendant

à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils pourroient y faire. Voilà les maximes dont de plaisans raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches.

On souffre et on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre et gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt et d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur, et me porte à le secourir, comme je paie un comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des mendians est onéreux à l'état, de combien d'autres professions qu'on encourage et qu'on tolère, n'en peut-on pas dire autant? C'est au souverain de faire ensorte qu'il n'y ait point de

menteurs : mais pour les rebuter de leur profession, faut-il rendre des citoyens inhumains et dénaturés ? Pour moi sans savoir ce que les pauvres sont à l'état, je sais qu'ils sont tous mes frères, et que je ne puis sans une inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort ; et comment puis-je être sûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance, et mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de misère, et que mon refus va réduire au désespoir ? Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Une petite monnoie, ou un morceau de pain, ne coûtent guère plus à donner et sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste* ; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, et qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des ri-

ches ? Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, et de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

Nourrir les mendians, c'est, disent les détracteurs de l'aumône, former des pépinières de voleurs ; et tout au contraire c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians ; mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler et se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé et refusé ; mais vingt liards auroient payé le soupé d'un pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône, s'il songeoit qu'elle pût sauver deux hommes, l'un d'un crime et l'autre de la mort? J'ai lu quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel

que les enfans s'attachent aux pères ; mais ces pères opulens & durs les méconnoissent et laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

SUICIDE.

Tu veux cesser de vivre, mais je voudrois bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'impose-t il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui demandera compte de ton tems ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis, la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec

ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné: car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis, la vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras, la vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner: car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de

toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien, je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre, sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe.

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir* : puis vas chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain,

toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

DUEL.

GARDEZ-VOUS de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il est civil, humain, poli quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité; que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se

bat au premier sang. Au premier sang! grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce! le veux-tu boire?

Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par les combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres tems, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exigent le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des préjugés, il ne peut ni passer, ni renaître, il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la sui-

vre? Que feroit celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là; et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, et dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres, sont pour la plûpart de mal-honnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des absens et de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems : elle met toujours la vertu au-dessus des évènemens, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

EXCÈS DU VIN.

TOUTE intempérence est vicieuse, et surtout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme,

aliène au moins sa raison pour un tems, et l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide et non pas méchant. Pour une querelle passagère qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fidéles, braves et honnêtes gens à leur défaut près.

Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! Le sage est sobre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté. Dans le pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adultères, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans quon y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime, à Naples elle est en horreur; mais au fond, laquelle est la plus à craindre de l'intempérance du Suisse ou de la réserve de l'Italien?

Ne calomnions point le vice même, n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décèle. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse fit mourir Philotas de sang-froid. Si l'ivresse a ses fureurs,

quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame, et que celle-là s'allume et s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe et qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans desseins.

MALADIES.

L'EXTRÊME inégalité dans la manière de vivre, l'excès d'oisiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres; la facilité d'irriter et de satisfaire nos appétits et notre sensualité; les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffans et les accablent d'indigestions; la mauvaise nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, et dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomach dans l'occasion; les veilles; les excès de toute espèce; les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues et l'épuisement d'esprit, les chagrins et les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, et dont les ames sont perpétuellement rongées; voilà les funestes garans que la

plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, et que nous les aurions presque tous évités en conservant la manière de vivre simple, uniforme et solitaire, qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé.

Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul qui est le crime, et celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le tems ou la mort sont nos remèdes ; mais nous souffrons d'autant plus que nous savons moins souffrir, et nous nous donnons plus de tourmens pour guérir nos maladies que nous n'en aurions à les supporter.

Médecine, Médecins.

Un corps débile affoiblit l'ame. De là l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais pour moi, de quelle maladie nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes ;

la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort: S'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres? ce sont des hommes qu'il nous faut, et l'on n'en voit point sortir de leurs mains.

La médecine est à la mode parmi nous, elle doit l'être. C'est l'amusement des gens oisifs et désœuvrés, qui ne sachant que faire de leur tems, le passent à se conserver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils seroient les plus misérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre, ne seroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des médecins qui les mènacent pour les flatter, et qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles; celui de n'être pas morts.

Les hommes font sur l'usage de la médecine les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, et qu'en cherchant la vérité on la trouve; ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opère, par la mort de cent malades qu'il a tués; et l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même tems. La

science qui instruit, et la médecine qui guérit sont fort bonnes sans doute ; mais la science qui trompe et la médecine qui tue, sont mauvaises. Apprenez donc à les distinguer : voilà le nœud de la question. Si nous savions ignorer la vérité, nous ne serions jamais les dupes du mensonge ; si nous savions ne pas vouloir guérir, malgré la nature, nous ne mourrions jamais par la main du médecin. Ces deux abstinences seroient sages ; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la médecine ne soit utile à quelques hommes, mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du médecin, mais que la médecine elle-même est infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc sans le médecin ; car tant qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer du secours de l'art.

Cet art mensonger, plus fait pour les maux de l'esprit que pour ceux du corps, n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres ; il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait sentir d'avance. Il use la vie

au lieu de la prolonger ; et quand il la prolongeroit, ce seroit encore au préjudice de l'espèce, puisqu'il nous ôte à la société par les soins qu'il nous impose, et à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'est la connoissance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui se croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à sa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de médecins, où l'on ignore les conséquences des maladies, et où l'on ne songe guère à la mort. Naturellement l'homme sait souffrir constamment et meurt en paix. Ce sont les médecins avec leurs ordonnances, les philosophes avec leurs préceptes, les prêtres avec leurs exhortations, qui l'avilissent de cœur et lui font désapprendre à mourir.

La seule partie utile de la médecine est l'hygiène. Encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu La tempérance et le travail sont les deux vrais médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser.

Si par les observations générales, on ne trouve pas que l'usage de la médecine donne aux hommes une santé plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet art n'est pas utile, il est nuisible, puisqu'il emploie le temps, les hommes et les choses à pure perte. Un homme qui vit dix ans sans médecins, vit plus pour lui-même et pour autrui que celui qui vit trente ans leur victime.

Vis selon la nature, sois patient et chasse les médecins : tu n'éviteras pas la mort, mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, et que leur art mensonger, au lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie, où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais sur-tout vis jusqu'à ta dernière heure.

De la Vie.

Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu, n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné de mourir jeune ; au moins eût-il vécu jusqu'à ce temps-là.

Quelque ingénieux que nous puissions être à fomenter nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, et de préférer le néant à notre existence : sans quoi le découragement et le désespoir se seroient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pu subsister long-tems. Or, s'il est mieux pour nous d'être que de n'être pas, c'en seroit assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que

nous avons à souffrir, et que ces maux seroient aussi grands qu'on nous les dépeint. Mais il est difficile de trouver sur ce sujet de la bonne-foi chez les hommes, et de bons calculs chez les philosophes, parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens et des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence, indépendamment de toute autre sensation, et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie; à peu près comme ces femmes qui, avec une robe tachée et des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Peu de gens, dit Erasme, voudroient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa marchandise fort haut, qui en rabattroit beaucoup, s'il avoit quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui est-ce qui dit cela? Des riches peut-être rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie et toujours tremblant de la perdre: peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus mal-sain, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux. Veut-on trouver des hommes de meilleure composition, ou du moins com-

munément plus sincères, et qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Que l'on consulte un honnête bourgeois, qui aura passé une vie obscure et tranquille, sans projets et sans ambition ; un bon artisan qui vit commodément de son métier, un paysan même, mais d'un pays libre. J'ose poser en fait, qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge ; et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : « Je ne me repens point » d'avoir vécu, car j'ai vécu de façon à » pouvoir me rendre ce témoignage que je » ne suis pas né en vain ». Cela n'empêche pas que le sage puisse quelquefois déloger volontairement, sans murmure et sans désespoir, quand la nature ou la fortune lui portent bien distinctement l'ordre du départ.

De la mort.

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est dur de mourir ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci.

Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort et contre les injustices des hommes ? L'ignorant, qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie, et craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir et la fausse sagesse qui prolongeant nos vues jusqu'à la mort, et pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison de supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation, et cela est vrai ; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous

le sentons, est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiète que pour se conserver autant que les moyens sont en son pouvoir; si-tôt que ces moyens lui échappent, il se tranquilise et meurt sans se tourmenter inutilement. La première loi de la résignation nous vient de la nature. Les sauvages ainsi que les bêtes, se débattent fort peu contre la mort, et l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruit, il s'en forme une autre qui vient de la raison; mais peu savent l'en tirer, et cette résignation factice n'est jamais aussi pleine et entière que la première.

La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendoit, et qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu; elle n'est rien aux yeux de la raison; elle ne doit rien être aux nôtres, et quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Il y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins selon les faces sous lesquelles on les considère, et qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. La nature me confirme de jour en jour

qu'une mort accéléreé n'est pas toujours un mal réel, et qu'elle peut quelquefois passer pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs sans doute ont évité de plus grands malheurs; et malgré ce qu'une pareille description a de touchant, il n'est pas sûr qu'nn seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venu surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer, que les médecins assassinent? Pour moi, je vois par-tout que les maux auxquels nous assujétit la nature, sont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal que l'on sent, on ajoute celui qu'on craint, la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélère; plus on la veut fuir, et plus on la sent; et l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Vivre

Vivre libre et peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

ÉTUDE.

QUAND on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres; c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, et de se les approprier.

La grande erreur de ceux qui étudient, est de se fier à leurs livres et de ne pas tirer assez de leur fond, sans songer que de tous les sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous abuse le moins. Sitôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, et l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon et du très-beau sont plus rares et moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme

chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes ; la paresse et le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité, et ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire, ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir et à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'ame s'élève, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modèles ; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, et l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

ÉTUDE DU MONDE.

L'ÉTUDE du monde est remplie de difficultés, et il est difficile de savoir quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le

philoſophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considère à part; et n'en pouvant discerner ni les liaisons, ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place; et n'en sent ni la raison, ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, et n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir et non de les observer; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, et il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au chaos.

On ne peut pas non plus voir et méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde et la solitude; toujours agité dans sa retraite, et toujours étranger dans le monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces, l'un pour voir, l'autre pour réfléchir: mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meu-

ble qu'on pose et qu'on reprenne à son gré, et quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

C'est encore une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires, et importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même : dans l'école du monde comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

ÉTUDE DES SCIENCES.

PARMI tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. Les livres n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas.

Il n'y a point de vrai progrès de raison

dans l'espèce humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les esprits partent toujours du même point, et que le temps qu'on employe à savoir ce que d'autres ont pensé, étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumières acquises et moins de vigueur d'esprit. Nos esprits sont comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, et rien par eux-mêmes.

Plus nos outils sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers et mal-adroits : à force de rassembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Sciences et Arts.

L'esprit a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société, les autres en font l'agrément.

Les sciences, les lettres et les arts, moins despotiques et plus puissans peut-être que le gouvernement et les lois, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont les hommes sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle

pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage, et en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes ; les sciences et les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talens, et protégez ceux qui les cultivent. Peuples policés, cultivez-les ; heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractère et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile, en un mot les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Il y a des ames lâches et pusillanimes qui n'ont ni feu, ni chaleur, et qui ne sont douces que par indifférence pour le bien et pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

Plus l'intérieur se corrompt, et plus l'extérieur se compose : c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse.

Que de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des sciences ! par combien d'erreurs mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de

combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être.

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les lettres et les arts. Tel est le luxe : né comme eux de l'oisiveté et de la vanité des hommes, le luxe va rarement sans les sciences et les arts, et jamais ils ne vont sans lui.

Quand les hommes innocens et vertueux aimoient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes ; mais bientôt devenus méchans, ils se lassèrent de ces incommodes spectateurs, et les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands, sur des colonnes de marbre, et gravés sur des chapiteaux corintiens.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que

votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-» vous dit, que sont devenus ces toits de » chaume et ces foyers rustiques qu'habitoient » jadis la modération et la vertu ? Quelle » splendeur funeste a succédé à la simplicité » romaine ? Quel est ce langage étranger ? » Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que » signifient ces statues, ces tableaux, ces » édifices ? Insensés, qu'avez vous fait ? » Vous, les maîtres des nations, vous vous » êtes rendu les esclaves des hommes frivoles » que vous avez vaincus ! C sont des rhéteurs » qui vous gouvernent ! C'est pour enrichir » des architectes, des peintres, des sta-» tuaires et des histrions, que vous avez » arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie ! les » dépouilles de Carthage sont la proie d'un » joueur de flûte ! Romains, hâtez-vous de » renverser ces amphithéâtres ; brisez ces » marbres, brûlez ces tableaux ; chassez ces » esclaves qui vous subjuguent, et dont les » funestes arts vous corrompent. Q e d'autres » mains s'illustrent par de vains talens : le » seul talent digne de Rome est celui de » conquérir le monde et d'y faire régner la » vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour » une assemblée de rois, il ne fut ébloui, ni

» par une pompe vaine, ni par une élégance
» recherchée. Il n'y entendit point cette élo-
» quence frivole, l'étude et le charme des
» hommes futiles : Que vit donc Cynéas de
» si majestueux ? O citoyens ! il vit un spec-
» tacle que ne donneront jamais vos riches-
» ses ni tous vos arts ; le plus beau spectacle
» qui ait jamais paru sous le ciel, l'assem-
» blée de deux cents hommes vertueux,
» dignes de commander à Rome, et de gou-
» verner la terre ».

Le goût des lettres et des beaux arts anéantit l amour de nos premiers devoirs et de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dus à la vertu, chacun veut être un homme agréable, et nul ne se soucie d'être un homme de bien. De là nait encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime et de bienveillance qui attachent les hommes à la société ; et c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à

force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; et il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil; son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres, et toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré; et il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De là naissent, d'un côté, les raffinemens du goût et de la politesse, vile et basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles,

qui, à la longue, rapetissent l'ame et corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, et tout ce que le vice a de plus lâche et de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, et tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche, et s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir et penser, et non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés, et l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination, et le tourmenter par les désirs, et l'avenir malheureux pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs, altère sa santé, détruit son tempérament, et gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles

dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie et aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, est la lumière et l'honneur du genre humain ; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, et cette exception même confirme la règle : car si tous les hommes étoient des Socrates, la science alors ne leur seroit pas nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption : c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver la vie : et c'est ainsi que les arts et les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crime, ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu ; mais elles en laissent le simulacre public, qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse et les bienséances ;

ces ; à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits.

SAVANS.

La plûpart des savans le sont à la manière des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées, se retiennent uniquement par la mémoire des signes ; et rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses, sans voir en même tems le *recto* ou le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la première fois. Telle étoit à-peu près la science à la mode des siècles derniers. Celle de notre siècle est autre chose : on n'étudie plus, on n'observe plus ; on rêve

et l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi ; j'en conviens : mais, ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher au lecteur s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

S'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : Si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir ? *Les boiteux*, dit Montaigne, *sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses.* Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, et non pour s'instruire ; jamais on ne vit tant de *Dandins.*

La science est dans la plûpart de ceux qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être, qu'autant qu'on la communique, et n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public ; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, et

ils ne se soucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs. C'est ainsi que pensoit Séneque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philosophie, voilà donc ton usage !

Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leur charme, et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles et commençant par s'en charger ; puis tenté par celles qu'il voit encore, en rejetter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude, et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jetter, et retourne à vide.

Ces grands philosophes qui possèdent toutes les grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien : mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes qui savent tant de choses savoient jamais celle-là.

TALENS.

LA nature semble avoir partagé des talens divers aux hommes pour leur donner à chacun leur emploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés.

Il y a deux choses à considérer avant le talent; savoir, les mœurs et la félicité. L'homme est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrumens à d'autres; et l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient, sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux; et pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon et heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes gens.

Pour suivre son talent, il faut le connoître. Est-ce une chose aisée de discerner

toujours les talens des hommes ? et à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment celui dont l'éducation aura été négligée, saura-t-il de lui-même distinguer les siens ? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent ; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, et le penchant même n'annonce pas toujours la disposition.

Le vrai talent, le vrai génie a une certaine simplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à se montrer, qu'un apparent et faux talent qu'on prend pour véritable, et qui n'est qu'une vaine ardeur de briller, sans moyens pour y réussir. Tel entend un tambour et veut être un général ; un autre voit bâtir, et se croit architecte.

On n'a des talens que pour s'élever, personne n'en a pour descendre ; est-ce bien là l'ordre de la nature ?

Quand chacun connoîtroit son talent, et voudroit le suivre, combien le pourroient ? Combien surmonteroient d'injustes obstacles ? Combien vaincroient d'indignes concurrens ?

Celui qui sent sa foiblesse, appelle à son secours le manège et la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne.

Tant d'établissemens en faveur des arts ne font que leur nuire. En multipliant indiscretement les sujets, on les confond; le vrai mérite reste étouffé dans la foule, et les honneurs dûs au plus habile sont tous pour le plus intrigant.

S'il existoit une société où les emplois et les rangs fussent exactement mesurés sur les talens et le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir; mais il faut se conduire par des règles plus sûres, et renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mène à la fortune.

Il est difficile de croire que tous les talens divers doivent être développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possèdent fût exactement proportionné aux besoins de la société; et si on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver et nous faire vivre.

Les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes.

Les peuples bons et simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur simplicité que les autres par toute leur industrie; mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se développent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, et pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Le Gout.

Le bon n'est que le beau mis en action; l'un tient intimement à l'autre, et ils ont tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il s'ensuit que le gout se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, et qu'une ame bien touchée des char-

mes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les genres de beautés.

On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat et fin. C'est ainsi qu'un peintre, à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau tableau, s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment, et dont il est impossible de rendre raison? Combien de ces je ne sais quoi qui reviennent si fréquemment, et dont le goût seul décide.

Le goût est en quelque manière le microscope du jugement; c'est lui qui met les petits objets à sa portée, et ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir, et à juger du beau par inspection comme du bon par sentiment.

Plus on va chercher les définitions du goût, et plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre; sortez de là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hom-

mes qui jugent comme elle sur tout ; et bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût ; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ni de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait, parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur des choses indifférentes, ou d'un intérêt d'amusement, tout au plus, et non sur celles qui tiennent à nos besoins ; pour juger de celles-ci, le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficile, et ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût ; car or l'instinct qui les détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses lois dans les choses morales et ses lois dans les choses physiques. Dans celles-ci les principes du goût semblent absolumenr inexplicables ; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation : ainsi l'on explique des beautés qui paroissent physiques, et qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des règles locales, qui les

rendent en mille choses dépendantes des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution; qu'il y en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractère, et que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même dégré, et dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture et sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premièrement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons; secondement, il faut des sociétés d'amusement et d'oisiveté, car dans celles d'affaires on a pour règle, non le plaisir, mais l'intérêt; en troisième lieu, il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, et où règne la volupté plus que la vanité; car dans le cas contraire, la mode étouffe le goût, et l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que l'objet change.

Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait son propre sentiment ; et ce qui est le plus agréable en soi, aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modèles du goût sont dans la nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés ; c'est alors des objets que nous aimons, que nous tirons nos modèles ; et le beau de fantaisie, sujet au caprice et à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plait à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont des artistes, les grands, les riches ; et ce qui les guide eux-mêmes, est leur instinct ou leur vanité : ceux-ci pour établir leur richesse, et les autres pour en profiter, cherchent à l'envi des nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, il fait aimer ce qui est difficile et couteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe

& le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le désir de plaire, le goût doit dégénérer ; et c'est-là, ce me semble, une raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicatesse mène à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat et moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie et les lumières s'étendent ; et c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guère être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, et que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a peut-être pas à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à

Paris. Cependant c'est dans cette capitale que le bon goût se cultive ; et il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent ; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres ; et les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, et qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris ; bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

Il y a une certaine simplicité de goût qui va au cœur, et qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poësie, dans toute espèce de littérature, on les trouve comme dans l'histoire, abondans en choses, et sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu et prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont

couverts d'éloges ; sur ceux des anciens, on lisoit des faits.

Sta, viator, heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord déviné qu'elle étoit moderne ; car rien n'est si commun que des héros parmi nous ; mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale :

J'ai bâti Tharse et Anchiale en un jour ;
Et maintemant je suis mort.

Laquelle dit plus, à votre avis ? Notre style lapidaire avec son enflûre, n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, et l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre et dans l'amitié.* Voilà tout ; mais

considérez dans cet éloge si court et si simple, de quoi l'auteur avoit le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant ! On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.

On voit bien que ce n'est pas l'académie des inscriptions qui a composé celle-là.

IMAGINATION.

Le pouvoir immédiat des sens est foible et borné : c'est par l'entremise de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'est elle qui prend soin d'irriter leurs desirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la nature ; c'est elle qui découvre à l'œil avec scandale ce qu'il ne voit pas seulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement si modeste au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les desirs. Une jeune Chinoise avan-

çant un bout de pied couvert et chaussé, fera plus de ravage à Pékin, que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du Taygète.

Malheur à qui n'a plus rien à désirer! il perd, pour ainsi dire, tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient, que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte; et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit, l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance.

En toutes choses l'habitude tue l'imagination, il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, et voilà la raison de l'axiome : *ab assuetis non fit passio*; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument.

Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, et rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ses soins pour le conserver.

L'imagination qui pare ce qu'on desire, l'abandonne dans la possession. Hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas

L'existence des êtres finis est si pauvre et si bornée, que quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets reels; et si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend se borne à l'organe, et laisse toujours le cœur froid.

Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par dégrés les tristes nouvelles, il y a des imaginations fougueuses qui, sur un mot, portent tout à l'extrême, avec lesquelles il

faut mieux suivre une route contraire et les accabler d'abord pour leur ménager ensuite des adoucissemens.

Opinion, Prévoyance.

L'Opinion, reine du monde, n'est point soumise au pouvoir des rois, ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

Pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, et la plûpart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres.

Rien ne rend plus insensible à la railleric que d'être au-dessus de l'opinion.

La prévoyance ? La prévoyance qui nous porte sans cesse au-delà de nous, et souvent nous place où nous n'arriverons point ; voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie a un être aussi passager que l'homme, de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement et de négliger le présent dont il est sûr! Manie d'autant plus funeste, qu'elle augmente incessamment avec l'âge, et que les vieillards toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en

manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les tems, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous. Notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainsi dire, sur la terre entière, et devient sensible sur toute cette grande surface. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous blesser ? Que de princes se désolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ! Que de marchands, il suffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris.

Est ce la nature qui porte ainsi les hommes si loin d'eux-mêmes ? Est-ce elle qui veut que chacun apprenne son destin des autres, et quelquefois l'apprenne le dernier ; en sorte que tel est mort heureux ou misérable, sans en avoir jamais rien su ? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant ; sa présence inspire la joie ; ses yeux annoncent le contentement, le bien-être ; il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poste ; l'homme heureux la regarde ; elle est à son adresse, il l'ouvre et il la lit. A l'instant son air change, il pâlit, et tombe en défail-

lance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite : il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ses cris, il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé, quel mal t'a donc fait ce papier ? quel membre t'a-t-il ôté ? Quel crime t'a-t-il fait commettre ? Enfin, qu'a-t-il changé en toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois ? Que la lettre se fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu, le sort de ce mortel heureux et malheureux à la fois, eût été ce me semble, un étrange problême. Son malheur, direz-vous étoit réel. Fort bien, mais il ne le sentoit pas : où étoit-il donc ? Son bonheur étoit imaginaire ; j'entends, la santé, la gaité, le bien-être, le contentement d'esprit ne sont plus que des visions. Nous n'existons plus où nous sommes, nous n'existons qu'où nous ne sommes pas. Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reste ?

O homme! resserre ton existence au dedans de toi, et tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres ; rien ne t'en pourra faire sortir ; ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité ; et n'épuise pas à vouloir lui

résister des forces que le ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, et autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, et pas au delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion ; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de manière de penser, il faudra bien par force que tu change de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres ; ces visirs, ces courtisans, ces prêtres, ces soldats, ces valets, ces caillettes, et jusqu'à des enfans, quand tu serois un Thémistocle en génie, vont te mener comme un enfant toi-même, au milieu de tes légions. Tu as beau faire, ton autorité réelle n'ira pas plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes peuples sont mes sujets, dis-tu

fièrement, soit; mais toi, qu'es-tu? Le sujet de tes ministres : et tes ministres à leur tour qui sont-ils? Les sujets de leurs commis, de leurs maîtresses, les valets de leurs valets. Prenez tout, usurpez tout, et puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de canons, élevez des gibets, des roues, donnez des lois, des édits, multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes; pauvres petits hommes! de quoi vous sert tout cela? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés ni plus absolus. Vous direz toujours *nous voulons*, et vous ferez toujours ce que voudront les autres.

SENS.

Les premières facultés qui se forment et se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont donc les premières qu'il faudroit cultiver; ce sont les seules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les sens n'est pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par eux, c'est apprendre, pour ainsi-dire, à sentir;

car nous ne savons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger, est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences, et à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir long-temps vérifié les rapports des sens l'un par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque sens par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre sens; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, et cette idée sera toujours conforme à la vérité.

Nous ne sommes pas également maîtres de l'usage de tous nos sens. Il y en a un, savoir le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille; il a été répandu sur la surface entière de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon-gré, mal-gré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, et auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particuliere. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr et plus fin que nous; parce que n'étant pas guidés par la vue,

ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournit l'autre.

Quoique le toucher soit de tous nos sens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ses jugemens restent pourtant imparfaits et grossiers plus que ceux d'aucun autre, parce que nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, et que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'esprit juge presque toujours sans elle. En revanche, les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément parce qu'ils sont les plus bornés; car ne s'étendant qu'aussi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres sens, qui s'élancent au loin sur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force des muscles à l'action des nerfs, nous unissons, par une sensation simultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids et de la solidité; ainsi le toucher étant de tous les sens celui qui nous instruit le mieux de l'impression que les corps étrangers peuvent faire sur le nôtre, est celui dont l'usage est le plus fréquent, et nous donne le

le plus immédiatement la connoissance nécessaire à notre conservation.

Autant le toucher concentre les opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au-delà de lui. C'est là ce qui rend celles-ci trompeuses ; d'un coup d'œil un homme embrasse la moitié de son horison. Dans cette foule de sensations simultanées et de jugemens qu'elles excitent, comment ne se tromper sur aucun ? Ainsi la vue est de tous nos sens le plus fautif, précisément parce qu'il est le plus étendu, et que précédant de bien loin tous les autres, ses opérations sont trop promptes et trop vastes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus, les illusions mêmes de la perspective nous sont nécessaires pour parvenir à connoître l'étendue et à comparer ses parties. Sans les fausses apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement ; sans les gradations de grandeur et de lumière, nous ne pourrions estimer aucune distance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui est à cent pas de nous, nous paroissoit aussi grand et aussi distinct que celui qui est à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimentions des objets sous

leur véritable mesure, nous ne verrions aucun espace, et tout nous paroîtroit sur notre œil.

La vue et le toucher s'appliquent également sur les corps en repos et sur les corps qui se meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puisse émouvoir le sens de l'ouie, il n'y a qu'un corps en mouvement qui fasse du bruit ou du son, et si tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de pouvoir juger par la sensation qui nous frappe, si le corps qui la cause est grand ou petit, éloigné ou proche, si son ébranlement est violent ou foible. L'air ébranlé est sujet à des répercussions qui le réfléchissent, qui, produisant des échos, répètent la sensation, et font entendre le corps bruyant ou sonore en un autre lieu que celui où il est. Si dans une plaine, ou dans une vallée, on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes et le pas des chevaux, de beaucoup plus loin qu'en restant debout.

Nous avons un organe qui répond à l'ouie, savoir, la voix; nous n'en avons pas de

même qui réponde à la vue, et nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier sens, en exerçant l'organe actif et l'organe passif l'un par l'autre.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés, s'il falloit attendre, pour choisir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître et à les choisir : mais la suprême bonté, qui a fait, du plaisir des êtres sensibles, l'instrument de leur conservation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de médecin plus sûr que son propre appétit, et à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables, ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes ; et c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent et s'altèrent avec nos manières de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels, ou plutôt, l'habitude

nous fait une seconde nature, que nous substituons tellement à la première, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci. Il suit de là, que les goûts les plus naturels doivent être aussi les plus simples; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément, au lieu qu'en s'aiguisant, en s'irritant par nos fantaisies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays, se fera sans peine aux usages de quelque pays que ce soit; mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

De nos sensations diverses, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Aussi sommes-nous plus intéressés à bien juger des substances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne font que l'environner. Mille choses sont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue; mais il n'y a presque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce sens est toute physique et matérielle, il est le seul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les sensations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation et l'imagination mêlent souvent du moral à l'impression de tous les autres. Aussi généralement les cœurs tendres et voluptueux, les caractères passionnés et vrai-

ment sensibles, faciles à émouvoir par les autres sens, sont-ils assez tièdes sur celui-ci.

Le sens de l'odorat est au goût ce que celui de la vue est au toucher : il le prévient, il l'avertit de la manière dont telle ou telle substance doit l'affecter, et dispose à la rechercher ou à la fuir, selon l'impression qu'on en reçoit d'avance.

L'odorat est le sens de l'imagination ; donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau ; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament, et l'épuise à la longue. Il a dans l'amour des effets assez connus. Le doux parfum d'un cabinet de toilette, n'est pas un piége aussi foible qu'on le pense, et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein, ne fit jamais palpiter.

On peut admettre une espèce de sixième sens, appelé sens commun moins parce qu'il est commun à tous les hommes, que parce qu'il résulte de l'usage bien réglé des autres sens, et qu'il nous instruit de la nature des choses par le concours de toutes leurs apparences. Ce sixième sens n'a point par conséquent d'organe particulier il ne réside que dans le cerveau, et ses sensations pure-

ment internes, s'appellent perceptions ou idées. C'est par le nombre de ces idées que se mesure l'étendue de nos connoissances ; c'est leur netteté, leur clarté qui fait la justesse de l'esprit ; c'est l'art de les comparer entre elles qu'on appelle raison humaine. Ainsi ce que j'appelle raison sensitive ou puérile, consiste à former des idées simples par le concours de plusieurs sensations ; et ce que j'appelle raison intellectuelle ou humaine, consiste à former des idées complettes par le concours de plusieurs idées simples.

IDÉES.

LA manière de former les idées est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. L'esprit qui ne forme ses idées que sur des rapports réels, est un esprit solide ; celui qui se contente de rapports apparens, est un esprit superficiel ; celui qui voit les rapports tels qu'ils sont, est un esprit juste ; celui qui les apprécie mal est un esprit faux ; celui qui controuve des rapports imaginaires, qui n'ont ni réalité ni apparence, est un fou ; celui qui ne compare point est un imbécille.

L'aptitude plus ou moins grande à comparer des idées et à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit.

Les idées simples ne sont que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations, aussi bien que dans les sensations complexes, que j'appelle idées simples. Dans la sensation, le jugement est purement passif; il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

LANGUES, ACCENT,

LES langues, en changeant les signes, modifient aussi les idées qu'ils représentent; les têtes se forment sur les langues; les pensées prennent la teinte des idiômes. La raison seule est commune; l'esprit en chaque langue a sa forme particulière: différence qui pourroit bien être en partie la cause ou l'effet

des caractères nationaux ; et ce qui paroît confirmer cette conjecture, est que, chez toutes les nations du monde, la langue suit les vicissitudes des mœurs, et se conserve ou s'altère comme elles.

C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des langues mène à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le latin pour savoir le français ; il faut étudier et comparer l'un et l'autre, pour entendre les règles de l'art de parler.

La langue française est, dit-on, la plus chaste des langues ; je la crois, moi, la plus obscène ; car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense ; il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens, que la française Le lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscènes que l'auteur à les écarter, se scandalise et s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures, ne contracteroit-il pas leur souillure ? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des

termes propres pour toutes choses ; et ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en français.

Se piquer de n'avoir point d'accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grace et leur énergie. L accent est l ame du discours ; il lui donne le sentiment et la vérité. L accent ment moins que la parole. C'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton qu'est venu celui de persiffler les gens, sans qu'ils le sentent. A l'accent proscrit succèdent des manières de prononcer ridicules, affectées, et sujettes à la mode, telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la cour. Cette affectation de parole et de maintien est ce qui rend généralement l'abord du Français repoussant et désagréable aux autres nations Au lieu de mettre de l'accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

SIGNES.

UNE des erreurs de notre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, et l'on parle au cœur par les yeux, bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, et jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade et qu'on fait agir.

Dans les siècles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres, que par la force et par l'intérêt ; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient

avec solemnité pour les rendre plus inviolables.

Avant que la force fût établie, les dieux étoient les magistrats du genre humain ; c'étoit pardevant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierres consacrés par ces actes, et rendus respectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert sans cesse à tous les yeux. *Le puits du serment*, *le puits du vivant et voyant*, *le vieux chéne de Mambré*, *le monceau du témoin*, voilà quels étoient les monumens grossiers, mais augustes, de la sainteté des contrats ; nul n'eût osé d'une main sacrilége attenter à ces monumens, et la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par la vaine rigueur des lois. Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignité, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en

voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, sitôt qu'il parloit, il étoit obéi.

Le clergé romain les a très-habilement conservés, et à son exemple quelques républiques, entr'autres celle de Venise. Aussi le gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'état, jouit-il encore, sous l'apparei! de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; et après le pape orné de sa tiare, il n'y a peut-être ni roi, ni potentats, ni homme au monde aussi respecté que le doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, et paré sous sa corne ducale, d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique gouvernement.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux, mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, et jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes ; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux, ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente

de

de ce qu'on va dire, et souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule et Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogène marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient faits de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées? Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches L'ambassadeur remet son présent, et s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces Signes; plus elle sera menaçante, et moins elle effrayera: ce ne sera qu'une fanfaronade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des Signes! des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaînes, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, re-

présentation, cérémonie, et tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'état que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le capitole, qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du sénat ; qu'il déliberât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre ; Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

SATYRE DU SIÉCLE PRÉSENT.

Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs, et de vertus ; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent.

Le savoir, l'esprit, le courage, ont seuls notre admiration ; et toi douce et modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs!

Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumières! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris et de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie et des talens que lui donne la nature.

Les anciens avoient des héros, et mettoient des hommes sur leurs théâtres; nous au contraire, nous n'y mettons que des héros, et à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais ils savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux et à nous un trait rapporté par Plutarque, et que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle et n'en trouvoit point : de jeunes-gens le voyant en peine, lui firent signe de loin; il vint, mais ils se serrèrent et se mocquèrent de lui. Le bon-homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarassé de sa personne, et toujours hué de la belle Jeunnesse. Les ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, et se levant à l'instant, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle et applaudie d'un battement de mains universel. *Eh! que*

de maux ! s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur ; *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne, et les mœurs des anciens.

J'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait; et qu'ils ne gardent leur philosophie qu'aussi long-temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crie-t-on : que m'importe ? répondit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élance, il court, il s'écrie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La société est si générale dans les grandes villes et si mêlée, qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, et qu'on est à public jusque chez soi A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connoit-on ses parens ; on les voit en étranger; et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme.

La politesse française est réservée et circonspecte, et se règle uniquement sur l'extérieur : celle de l'humanité dédaigne les petites bienséances, se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états et les rangs, et respecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête, que celui de notre siècle; et voilà ce qui me frappe : mais je vois encore qu'on ne sauroit avoir de mœurs plus corrompues, et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement ; cet étranger, dis-je,

devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il règne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité; et tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie : on n'ose plus paroître ce qu'on est, il faut pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'eſt-à-dire attendre qu'il ne soit plus tems.

Un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève, répondit : *Je lui apprendrai à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : Gardez-vous bien de parler ainsi, car jamais vous n'auriez de disciples; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, et je vous réponds de votre fortune.

Au lieu d'armes, que l'on mettoit autrefois aux carosses, on les orne aujourd'hui, à grands frais, de peintures scandaleuses, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans comme un homme de mauvaises

mœurs, que pour un homme de qualité. Ce qui révolte, c'est que ce sont les femmes qui ont introduit cet usage, et qui le soutiennent. Un homme sage à qui on montroit un vis-à-vis de cet espèce, n'eut pas plutôt jetté les yeux sur les panneaux, qu'il quitta le maître à qui il appartenoit, en lui disant : *Montrez ce carosse à des femmes de la cour ; un honnête homme n'oseroit s'en servir.*

Nos jardins sont ornés de statues, et nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que réprésentent ces chef-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique ? Les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non : ce sont des images de tous les égaremens du cœur et de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans, sans doute afin qu'ils aient sous les yeux des modèles de mauvaises actions, avant que de savoir lire.

Nos écrits se sentent de nos frivoles occupations, agréables, si l'on veut : mais petits et froids comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile, qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères, qui naissent journel-

lement, n'étant faits que pour amuser des femmes, et n'ayant ni force, ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessament les mêmes livres, et de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions; mais moi j'en citerai cent mille qui en confirmeront la règle. C'eſt pour cela que la plûpart des productions de notre âge passeront avec lui, et la postérité croira qu'on fit peu de livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Dans le grand monde, la vertu n'est rien; tout n'est que vaine apparence; les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver; la preuve même seroit ridicule contre l'usage qui les autorise: et voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, tandis que l'adultère d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus; de même, Caton périt avec Rome et la liberté,

parce qu'il fut déplacé dans son siècle ; et le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt.

Un des sujets favoris des entretiens du beau monde, c'est le sentiment ; mais il ne faut pas entendre par ce mot un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales, et quinteſſencié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil, ce sont des raffinemens inconcevables. Il en est du sentiment chez eux, comme d'Homère chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. De cette manière on dépense tout le sentiment en esprit ; et il s'en exhale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. La bienséance y ſupplée ; on fait par usage à-peu-près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, et quelques gênes passagères qu'on s'impose pour faire bien parler de soi : car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-tems, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment : la bienséance n'en exige pas jusques-là.

Tout est compassé, mesuré, pésé, dans

ce qu'on appelle des *procédés* ; tout ce qui n'est plus dans le sentiment, les hommes du monde l'ont mis en règle parmi eux. Nul n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres* : c'est la première maxime de la sagesse. *Cela se fait, cela ne se fait pas* : voilà la décision suprême. Ces règles ainsi établies, tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances : tout va par tems comme dans les évolutions d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, et attachées au même fil.

De quelque sens qu'on envisage les choses, tout dans la société n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, & qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? Si-tôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite ? N'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé ? L'honnête homme aujourd'hui n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses ; et un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable, que n'effaceroit pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres

des hommes ne ressemblent guère à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres, je vois aussi que dans une grande ville, la société paroît plus douce, plus facile, plus sure même que parmi des gens moins étudiés; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes? Je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'est qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne le considère que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour lois, et que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'est dans les sociétés privées, aux soupers priés, où la porte est fermée à tout survenant, que les femmes s'observent moins, et qu'on peut commencer à les étudier. C'est-là que règnent plus paisiblement des propos plus fins et plus satyriques; c'est-là qu'on passe discrettement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les évènemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien et le mal également plaisans et ridicules; et que peignant avec art et selon l'intérêt par-

ticulier les caractères des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien. C'est-là, en un mot qu'on affile avec soin le poignard sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos sont plus railleurs que mordans, et tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général, la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple, que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée? Et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris, sur-tout, où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère et l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme.

Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher; aussi ne se fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les frippons sont d'honnêtes gens comme tout le monde: mais malheur à qui prête le flanc au ridicule: sa caustique empreinte est ineffaçable; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu; il

marque jusqu'au vice même : il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, et parmi lesquelles règnent même le plus souvent des liaisons secrettes, ne pouvoir rester une heure entr'elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire et qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société, dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement, et selon le goût du tems, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui, au silence, ou a rire de ce qu'il n'entend point.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussi-tôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, se prêtent à le considérer par toutes ses faces; et l'on

eſt étonné du sens et de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvu toutefois qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité ; car alors chacun renchérit : tout part à l'instant, et il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux.

Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les conclusions y seroient même souvent moins sévères : car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici, où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austère sans conséquence ; et l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut, que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes et femmes, tous instruits par l'expérience du monde, et sûrement par leur conscience, se réuniſſent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible ; toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Que croyez-vous qu'on apprenne dans les conversations si charmantes des grandes sociétés ? A juger sainement des choses du monde ? A bien user de la société ? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cause du mensonge, à ébranler, à force de philosophie, tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés, et à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit et non pas lui qui a un sentiment ; et il en changera sans façon, tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance, et une croix pectorale ; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zèle les lois, le despotisme et l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois. Ainsi nul ne dit jamais

ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui ; et le zèle apparent de la vériré n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un esprit à eux : point du tout ; autres machines qui ne pensent point et qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent ; là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître, et qu'ils n'ont point lu ; sur une pièce prête à jouer et qu'ils n'ont point vue, sur un tel ou tel système dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront demain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes et de femmes qui pensent pour tous les autres, et par lesquels tous les autres parlent et agissent, et comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, et que les intérêts particuliers sont toujours opposés entr'eux ; c'est un choc perpétuel de brigues et de cabales, un flux et reflux de

préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale et circonscrite. Quiconque aime à se répandre et fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées; modifier son esprit pour ainsi dire à chaque pas, et mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte, en entrant, son ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la pose de même en sortant, et reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus, c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation et d'autres pour la pratique; leur opposition ne scandalise personne, et l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entr'eux.

On n'exige pas même d'un auteur, sur-tout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduite, sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde et rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé ; et il y a même à cette inconséquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le magistrat prend l'air cavalier : le financier fait le seigneur : l'évêque a le propos galant : l'homme de cour parle de philosophie, l'homme d'état de bel esprit : il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de palais. Les militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur.

Ainsi les hommes à qui l'on parle, ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur ; leurs lumières ne sont point dans leur esprit ; leurs discours ne représentent point leurs pensées ; on n'apperçoit d'eux que leur

figure, et l'on est dans une assemblee à-peu-près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mu par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence étoit la vertu, si nos maximes nous servoient de règles, si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guère en si grande pompe.

Qu'on pénètre au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement, et où ils naissent ennemis par devoir, et fourbes par intérêt. Chaque homme, dit on, gagne à servir les autres; oui, mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement; et le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité; et c'est à quoi les puissans emploient toutes leurs forces, et les foibles toutes leurs ruses.

Quel contraste entre les discours, les sentimens et les actions des honnêtes gens! Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries; molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un ministre; frondeurs mutins chez un mécontent: quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, et que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant, qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, et que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes, ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies et des dîners. De proche en proche, la même pente entraîne tous les états.

Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire sur les provinces; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manières et les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filoux et de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour. Ainsi, les préjugés et l'opinion renforçant l'effet des systèmes politiques, amoncèlent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, et laissent tout le reste en friche et desert. Ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations; et ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine.

Les Français du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'Univers; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître d'hôtel, c'est être *comme tout le monde*. Pour être *comme tout le monde*, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde; et l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire, que pour exister.

TABLE

Des articles du premier volume.

Dieu.	page 5
Univers, Intelligence suprême.	9
Athéisme, Fanatisme.	15
Religion.	16
Evangile.	19
Oraison, Dévotion, Dévots.	23
Superstition	26
Conscience.	27
Moralité de nos actions.	28
Mal moral, Mal physique.	32
Optimisme.	34
Passions.	38
Bonheur.	45
Vertu.	55
Honneur.	60
Chasteté, Pureté, Pudeur.	61
Pitié, Sensibilité.	63
Amour de la patrie.	69
Amour-propre, Amour de soi-même.	71
Amour.	73
Amans.	83
Ami, Amitié.	85
Sentiment.	89
Humanité, Bienfaisance.	91

Nature, Habitude. pag. 94
Vice. 96
Ingratitude. 98
Jalousie. 99
Vanité. 101
Hypocrisie. ibid.
Méchanceté, Méchant. 103
Caractères. 105
Coquetterie. 108
Adversité, Coups du sort. 110
Institutions sociales. 113
Peuples. 115
Gouvernement. 119
Législateur. 123
Loi. 126
Pouvoir arbitraire. 129
Liberté. ibid.
Dépendance. 132
Guerre. 133
Finances, Impôts. 134
Luxe. 139
Riches, Richesses. 144
Mendians. 145
Suicide. 149
Duel. 152
Excès du vin. 155
Maladies. 157
Médecine, Médecins. 158
De la vie. 163

De la mort. pag. 166
Etude. 169
Etude du monde. 170
Etude des sciences. 172
Sciences et arts. 173
Savans. 181
Talent. 184
Le Goût. 187
Imagination. 195
Opinion, Prévoyance. 198
Sens. 202
Idées. 210
Langues, Accent. 211
Signes. 214
Satyre du siècle présent. 218

Fin de la table du premier volume.